

civilisation régionale .

textes et pistes pédagogiques
pour la Bretagne

civilisation regionale .

textes et pistes pédagogiques
pour la Bretagne

La vraie culture, expression de l'âme individuelle et collective, vivifie l'homme, comme l'âme vivifie le corps. Elle est sa joie, sa raison de vivre. Elle est manière d'être, de sentir. Elle est VIE, évolutive, mais enracinée dans le tréfonds de l'homme et du groupe, à la fois mémoire collective et aspiration collective.

Comment la redécouvrir en se coupant de l'acquis du groupe au cours des siècles ?

Ce recueil n'est pas une anthologie de la littérature bretonne ou celtique : il se contente de présenter quelques extraits d'œuvres.

Nous l'avons volontairement limité, tentant une expérience au niveau même de sa conception. Nous souhaitons que cet ouvrage, élaboré par une commission d'enseignants, soit à leur service, se construise et s'améliore dans l'année à venir suivant les observations et les résultats que nous feront connaître tous ceux qui auront bien voulu l'expérimenter.

Dans ce recueil, plutôt que d'en rester à une stricte explication des textes, nous nous sommes efforcés, à chaque présentation, de proposer quelques pistes en vue d'une exploitation plus large du texte, allant de l'histoire, de la géographie, de l'économie à l'étude du fait social, au dessin et à la peinture, en passant par l'expression corporelle.

Nous avons jugé bon de mettre l'accent sur les possibilités de travail en équipe et l'utilisation maximum des textes en langue bretonne.

Nos suggestions débouchent sur des questions actuelles et parfois sur des thèmes d'avenir car, en aucune manière, les textes que nous présentons ici ne doivent être considérés comme les éléments d'une culture figée.

« La culture bretonne » ne doit pas être un dépôt sacré que l'on révère. La culture n'est pas culte du passé, elle est, à partir du passé, création du présent et construction de demain.

B. B.

La Civilisation Celte - Les Légendes

La coupe enchantée

Un matin, Pryderi (1) et Manawyddan (2) se levèrent pour aller à la chasse ; ils préparèrent leurs chiens et sortirent de la cour. Certains de leurs chiens partirent devant et arrivèrent à un petit buisson qui se trouvait à côté d'eux. Mais à peine étaient-ils allés au buisson qu'ils reculèrent immédiatement, le poil hérissé et qu'ils retournèrent vers leurs maîtres.

« Approchons du buisson, dit Pryderi, pour voir ce qu'il y a. »

Ils se dirigèrent de ce côté, mais quand ils furent auprès, tout d'un coup, un sanglier d'un blanc éclatant se leva du buisson. Les chiens excités par les hommes s'élançèrent sur lui.

Il quitta le buisson et recula à une certaine distance des hommes... Lorsque les hommes le serrèrent de près, il recula une seconde fois. Ils poursuivirent ainsi le sanglier jusqu'en vue d'un fort très élevé, paraissant nouvellement bâti...

Le sanglier se dirigea rapidement vers le fort, les chiens à sa suite. Quand le sanglier et les chiens eurent disparu à l'intérieur... les hommes regardèrent et écoutèrent ; mais ils eurent beau attendre, ils n'entendirent pas un seul chien et n'en virent pas les traces.

« Seigneur, dit Pryderi, je m'en vais au château chercher des nouvelles des chiens.

— Ce n'est pas une bonne idée, répondit Manawyddan, que d'aller dans ce château que tu n'as jamais vu. Si tu veux m'écouter, tu n'iras pas...

— Assurément, je n'abandonnerai pas mes chiens. »

En dépit de tous les conseils de Manawyddan, il se rendit au château. Il entra et n'aperçut ni homme, ni animal, ni le sanglier, ni les chiens, ni maison, ni endroit habité.

Sur le sol vers le milieu du fort, il y avait une fontaine entourée de marbre et, sur le bord de la fontaine, reposant sur une dalle de marbre, une coupe d'or attachée par des chaînes qui se dirigeaient en l'air et dont il ne voyait pas l'extrémité.

(1) Prononcer *Prédéri* :
Y se prononce *é*.

(2) Prononcer *Manaouézan* :
W se prononce *oué*,
DD se prononce (cf. *th* doux anglais).

Il fut tout transporté de l'éclat de l'or et de l'excellence du travail de la coupe. Il s'en approcha et la saisit. Au même instant, ses deux mains s'attachèrent à la coupe et ses pieds à la dalle de marbre qui la portait. Il perdit la voix et fut dans l'impossibilité de prononcer une parole. Il resta dans cette situation.

Manawyddan, lui, attendit jusque vers la fin du jour... Quand il fut bien sûr qu'il n'y avait pas de nouvelles à attendre de Pryderi, ni des chiens, il retourna à la cour.
(*Riannon, la mère de Pryderi, entre elle aussi dans le château et, comme son fils, reste sous le sortilège de la coupe enchantée.*)

(Les *Mabinogion*.)

Traduction J. Loth, 1913, pp. 158-161, tome 1.)

LA COUPE ENCHANTÉE

Ce texte est un extrait des *Mabinogion*. Les *Mabinogion* sont des récits anciens de conteurs gallois, mis par écrit aux XI^e et XII^e siècles, ils constituent l'ensemble le plus célèbre de la prose en moyen gallois et sont les grands classiques de la littérature galloise. Quatre de ces récits sont connus sous le nom de *Pedeir Ceinc y Mabinogi* (= les Quatre Branches des *Mabinogi*) et racontent la vie d'un personnage du nom de Pryderi chevalier aux aventures extraordinaires. Imagination et merveilleux s'y donnent libre cours, dans le cadre d'une société à structure chrétienne où amour, courtoisie, voisinent avec des croyances et mœurs très primitives et païennes. Mythes et légendes celtiques se mêlent à des éléments chrétiens.

Ce passage narre une des aventures de Pryderi.

La traduction utilisée est celle de Joseph LOTH (1847-1934), universitaire originaire de Guéméné-sur-Scorff, éminent celtisant, auteur de travaux sur l'émigration bretonne, professeur à Rennes, puis au Collège de France.

A partir du texte :

S'attacher à quelques éléments :

- *La chasse* :

Différentes sortes de chasses, le gibier, armes d'autrefois et d'aujourd'hui, les animaux auxiliaires du chasseur...

- *Le merveilleux dans ce récit* :

Dû à plusieurs éléments : apparitions et disparitions subites, couleurs insolites (sanglier blanc), matériaux rares ou précieux (or, marbre). Les sorts jetés, le défi des lois naturelles (pesanteur)...

- *Comparaison entre les tempéraments* des deux hommes du récit...

- *Le Pays de Galles* :

Repérer sur une carte le pays où se situe le récit étudié ; éléments comparatifs entre le Pays de Galles et la Bretagne (origines communes,

rappeler l'émigration bretonne en Armorique, IV^e-V^e siècles, langues proches...).

- *Dessiner, peindre* :

Les scènes les plus remarquables de ce récit :

- le sanglier blanc dans le buisson ;
- le sanglier qui entre dans le fort poursuivi par la chasse ;
- la coupe d'or attachée par des chaînes ;
- Pryderi comme statufié tenant la coupe et attaché à la dalle de marbre.

- *Dresser une carte du Pays de Galles et de la Bretagne. Chercher des photographies des deux pays* :

- paysages ;
- femmes ;
- hommes ;
- ports, etc.

Bibliographie :

— *Un cas de bilinguisme : le Pays de Galles*, par A. LE CALVEZ, 1970. En vente chez l'auteur à Crec'h-Avel, 22-Lannion. Nombreux renseignements sur l'histoire et la littérature galloises.

— *Histoire de la Bretagne et des pays celtiques*, par P. HONORÉ, éd. Skol Vreiz, 29 N-Plourin-Morlaix.

— *Les Celtes et la Civilisation celtique*, par J. MARKALE, éd. Payot.

— *Présence des Celtes*, par A. RIOVALLAN, Nouvelle Librairie celtique.

— *Langues et Littératures celtiques*, par F. GOURVIL, coll. Que sais-je ?

— *Les Chrétientés celtiques*, par E. LOYER, P.U.F., coll. Mythes et religions.

— *Notennou diwar-benn ar Gelted koz*, par MORDIERN et VALLÉE, éd. Skridou Breiz, à demander à Al Liamm, 22-Guingamp.

— *Les Littératures celtiques*, par G. DOTTIN, éd. Payot.



Combats de chevaliers au temps d'Arthur

(Arthur et son armée rencontrèrent un chevalier inconnu ; celui-ci désarçonne tous les chevaliers, sauf Arthur et Gwalchmei... [1])

Gwalchmei et le chevalier inconnu s'attaquèrent et se battirent, ce jour-là, jusqu'au soir, et cependant aucun d'eux ne fut près de jeter l'autre à terre. Le lendemain, ils allèrent se battre avec des lances épaisses, mais aucun d'eux ne put triompher de l'autre.

Le jour suivant, ils allèrent au combat avec des lances solides, grosses et épaisses. Enflammés de colère, ils se chargèrent jusqu'au milieu du jour, et enfin ils se donnèrent un choc si violent que les sangles de leurs chevaux se rompirent, et que chacun d'eux roula par-dessus la croupe de son cheval à terre. Ils se levèrent vivement, tirèrent leurs épées, et se battirent. Jamais, de l'avis des spectateurs, on n'avait vu deux hommes aussi vaillants, ni si forts. Enfin le chevalier donna à Gwalchmei un tel coup, que son heaume tourna de dessus son visage, de sorte que le chevalier vit que c'était Gwalchmei.

« Sire Gwalchmei, dit alors Owein, le chevalier inconnu, je ne te reconnaissais pas à cause de ta couverture ; tu es mon cousin germain. Tiens mon épée et mes armes.

— C'est toi qui est le maître, Owein, répondit Gwalchmei, c'est toi qui a vaincu ; prends mon épée. »

Arthur les remarqua dans cette situation, et vint à eux.

« Seigneur Arthur, dit Gwalchmei, voici Owein qui m'a vaincu, et il ne veut pas recevoir de moi mon épée.

— Seigneur, dit Owein, c'est lui qui est le vainqueur, et il ne veut pas de mon épée.

— Donnez-moi vos épées, dit Arthur, et ainsi aucun de vous n'aura vaincu l'autre. »

Owein jeta les bras autour du cou d'Arthur, et ils se baisèrent. L'armée accourut vers eux. Il y eut tant de presse et de hâte pour voir Owein et l'embrasser, que peu s'en fallut qu'il n'y eût des morts. Ils passèrent la nuit dans leurs pavillons.

Le lendemain, Arthur manifesta l'intention de se mettre en route.

« Seigneur, dit Owein... Il y a aujourd'hui trois ans que je t'ai quitté. Depuis ce temps, jusqu'à aujourd'hui, je prépare un banquet pour toi... »

Ils se rendirent au château... et le festin qu'on avait mis trois ans à préparer, ils en vinrent à bout en trois mois de suite. Jamais banquet ne leur parut plus confortable ni meilleur.

(Mabinogion,
tome II, traduction J. LOTH, 1913 pp. 31-32)

(1) Prononcer Goualc'hme.

COMBATS DE CHEVALIERS AU TEMPS D'ARTHUR

Ce texte est extrait de la partie des *Mabinogion* (voir texte n° 3) qui a trait à ce qu'on appelle le cycle arthurien, héritage culturel commun aux deux Bretagnes et qui a ensuite influencé toute la littérature européenne (Béroul, Chrestien de Troyes, Marie de France, Wagner...).

Centres d'intérêt :

- Le cycle arthurien :

Chevaliers de la Table ronde, Conquête du Graal, Tristan et Iseult, Merlin l'Enchanteur...

- Les souvenirs arthuriens en Bretagne :

Camp d'Arthur (Artus) au Huelgoat, château de Joyeuse-Garde à la Forest-Landerneau, île d'Avallon près de Trébeurden, forêt de Brocéliande, le val Sans-Retour à Tréhorreuteuc, la fontaine de Barenton...

- Les combats du Moyen Age :

Armes utilisées, tournois...

- La chevalerie :

Lois, habitudes...

- Les noms propres :

Arthur : roi des Bretons au VI^e siècle ; ses compagnons s'appelaient les chevaliers de la Table ronde.

Gwalchmei : neveu du roi Arthur et un de ses compagnons ; dans les textes français son nom est habituellement orthographié *Gauvain*.

Owein : un autre chevalier de la Table ronde ; son nom s'écrit aussi *Yvain*.

Bibliographie :

— *Roman du Roi Arthur*, par X. DE LANGLAIS, éd. H. Piazza, Paris. Cet ouvrage comporte trois tomes successifs ; la préface du tome I^{er} est particulièrement intéressante comme introduction au cycle arthurien.

— *La Quête du Graal*, coll. Livre de Vie, éd. du Seuil, Paris.

— *Le Roi Arthur, messie des Celtes*, par Yann BREKILIEN, in *Armor-Magazine*, n° 11 et 12.

— *An Isild a-heul, Yseult Seconde*, par P.-J. HÉLIAS, éd. Emgleo Breiz, Brest.

Voir aussi la bibliographie du texte n° 3.



Impolitesse grave

Pwill (1), prince de Dyvet (2), se leva dans la jeunesse du jour, et se rendit à Glynn Cuch (3) pour y lancer ses chiens sous bois. Son cor sonna le rassemblement pour la chasse ; il s'élança à la suite des chiens et perdit bientôt ses compagnons.

Comme il prêtait l'oreille aux aboiements des chiens, il entendit ceux d'une autre meute ; la voix n'était pas la même et cette meute s'avançait à la rencontre de la sienne.

A ce moment, une clairière unie s'offrit à sa vue dans le bois, et, au moment où sa meute apparaissait sur la lisière de la clairière, il aperçut un cerf fuyant devant l'autre. Le cerf arrivait au milieu de la clairière lorsque la meute qui le poursuivait l'atteignit et le terrassa.

Pwill se mit à considérer la couleur de ces chiens sans plus songer au cerf ; jamais il n'en avait vu de pareille à aucun chien de chasse au monde. Ils étaient d'un blanc éclatant et lustré, et ils avaient les oreilles rouges, d'un rouge aussi luisant que leur blanc-bleu.

Pwill s'avança vers les chiens, chassa la meute qui avait tué le cerf et appela ses chiens à la curée. A ce moment, il vit venir à la suite de la meute, un chevalier monté sur un grand cheval gris-fer, un cor de chasse passé autour du cou, portant un habit de chasse de laine grise.

Le chevalier s'avança vers lui et lui parla ainsi :

« Prince, je sais qui tu es, et je ne te saluerai point.

— C'est que tu es peut-être, répondit Pwill, d'un rang tel que tu puisses t'en dispenser.

— Ce n'est pas assurément l'éminence de mon rang qui m'en empêche.

— Quoi donc, seigneur ?

— Par moi, Dieu, ton impolitesse et ton manque de courtoisie.

— Quelle impolitesse, seigneur, as-tu remarquée en moi ?

— Je n'ai jamais vu personne en commettre une plus grande que de chasser une meute qui a tué un cerf et d'appeler la sienne à la curée ! C'est bien là un manque de courtoisie, et, quand même je ne me vengerais pas de toi, par moi, Dieu, je te ferai mauvaise réputation pour la valeur de plus de cent cerfs.

— Si je t'ai fait tort, je rachèterai ton amitié... De quelle façon Seigneur ?

(1) Prononcer *Pouel*.
(2) Prononcer *Devel*.
(3) Prononcer *Kouc'h*.

— Voici : il y a quelqu'un dont les domaines sont juste en face des miens et qui me fait continuellement guerre... Si tu me débarrasses de ce fléau, tu obtiendras sans peine mon amitié.

— Je le ferai volontiers. »

(*Mabinogion*,

tome I^{er}, traduction J. Loth, 1913, pp 83-85.)

IMPOLITESSE GRAVE

Le texte est extrait des *Mabinogion* (voir textes précédents).

Centres d'intérêt possibles :

• *La chasse à courre* : méthodes, gibier, rôle du cor, animaux auxiliaires du chasseur. Qui chassait ainsi ? Les nobles ou les autres membres de la société ? Et de nos jours, chasse-t-on encore ainsi ?...

• *Etudier le vocabulaire de la chasse*.

• *La politesse*, son rôle dans la société d'autrefois, dans celle d'aujourd'hui.

• *Importance du « rang »* : dans la société médiévale, moderne, contemporaine. Qu'est-ce qui faisait le rang ? Qu'est-ce qui le fait de nos jours ?

Les noms propres :

• *PWILL* : prononcer *Pouel*, nom de personne.

• *DYVET* : presqu'île du Pays de Galles (comté de Pembroke), la racine se retrouve en Bretagne, en Pays bigouden : *Plozeved* = *Plo-Devet* (mutation D/Z après Plou, Plo, Plé, qui est féminin en breton).

Bibliographie :

Voir textes précédents.

— Au sujet de la politesse dans la société bretonne traditionnelle, voir l'ouvrage de P. HÉLIAS, *Politesse bretonne*, éd. Le Doaré.

Ces peuples celtes du Pays de Galles et du Cornwall actuels, furent chassés de leurs terres lors des invasions angles et saxonnes. Sous la direction des chefs, ils traversèrent la Manche et vinrent s'installer en Armorique. Le pays conquis fut organisé politiquement et économiquement par les immigrants : c'est ce que l'on appelle habituellement l'œuvre des « Saints Fondateurs Bretons » (1).

Voici la vision de cette aventure humaine que propose PAOL QUEINNEC (2) :

Je vois !

Oh ! je vois !

La cohue puissante des auges sur la mer

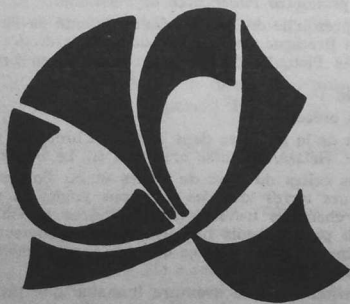
(1) Organisation territoriale et humaine en Plou-Lan-Tré (voir à ce sujet les *Cahiers pédagogiques* de « Skol Vreiz »).

(2) PAOL QUEINNEC : jeune poète breton, auteur du *Poème du pays qui a faim* et de *Homme lige des talus en transes*.

Les auges de pierre sur l'épine dorsale des vagues
Les hommes debout à l'avant des vaisseaux de granit conversant
avec Dieu

Saluant les troupes de squales et les envolées de goélands.
Ils abordent grèves et marécages
Ils harponnent haies et talus
Ils sautent les barrières et les troncs morts
Ils ruissellent de sueur dans la pluie et dans le vent.
Hardi ! les arbres s'abattent ! clairières après clairières
Hardi ! les souches flambent ! les fours s'élèvent !
Hardi ! le blé se lève ! le blé mûrit ! le blé s'ajoute au blé en
un fleuve roux et parfumé
Hardi ! ils ont piqué, émondé, scié, débité, chassé, tué, semé,
hersé, roulé, creusé, démoli, reconstruit, coupé et raccordé.

Paol QUEINNEC.
(Poème du pays qui a faim,
éd. Traces, 1967.)



L'île s'en va

(BRENDAN est un saint irlandais ; il vivait il y a près de 1500 ans,
avec ses moines, il navigue sur des mers inconnues, loin de l'Irlande.
C'est la veille de Pâques.)

Il y a peu de temps que nous avons quitté l'île des Brebis,
lorsque nous trouvons devant nous une île basse et aride. Nulle
herbe n'y pousse, nul arbre n'y projette son ombre, nulle plage
au sable doux, nulle baie profonde et bien abritée.

Sur l'ordre de Brendan, nous mettons pied à terre et nous y
halons notre barque. Nous nous assemblons pour passer la nuit en
prières, mais notre Père demeure seul à bord et nous l'entendons
qui s'entretient avec Dieu...

Au matin, Brendan célèbre la sainte messe du grand jour de la
Résurrection, puis nous nous occupons de préparer le repas de
Pâques. Déjà le feu allumé jette ses flammes claires qui enveloppent
le chaudron de bronze empli de la chair de l'agneau.

Mais l'île, brusquement se met à trembler ; nous tombons à
terre et tous nous roulons sur les pentes arides et nous sommes
précipités à la mer, hurlant de terreur et implorant Brendan,
demeuré dans la barque, de nous porter secours.

Les uns après les autres, il nous hisse à bord et, à notre
grande stupéfaction, nous voyons l'île qui s'éloigne rapidement
vers le Nord, cependant que le feu continue à jeter ses flammes
autour du chaudron où cuit notre repas de Pâques.

Et l'île disparaît à l'horizon, traçant derrière elle un sillage de
fumée noire.

« O, Père bien-aimé, disons-nous, quel est donc ce prodige ?
Pourquoi l'île fuit-elle, emportant notre chaudron et le repas qui
y cuisait ?

« Soyez sans crainte, ô mes fils, nous répond Brendan en sou-
riant, ce n'était pas une terre celle sur laquelle vous avez abordé,
mais le dos du plus gros des poissons vivants. Il est si gros, si
large que, depuis le commencement du monde, il cherche vainement
à se lever du fond de la mer, à se rouler sur lui-même en faisant
se joindre sa tête et sa queue... Son nom est *Jasconius*. »

(Journal de bord de saint Brendan
à la recherche du Paradis,
présenté par René-Yves CRESTON,
éditions de Paris.)

L'ILE S'EN VA

L'auteur :

René-Yves CRESTON, peintre et décorateur de talent, ethnologue membre de la mission polaire du commandant Charcot à bord du « Pourquoi-Pas ? », est mort en 1964 à l'âge de 64 ans.

René-Yves CRESTON est l'auteur — entre autres — d'une remarquable étude du costume breton (1), ouvrage d'une grande valeur scientifique, par la précision des dessins, la minutie, le sérieux et la rigueur des analyses et de l'étude. Ses travaux d'ethnologue l'amènèrent à se pencher sur un manuscrit narrant la légende du moine irlandais, évêque marin, saint Brendan.

Les *Imram* de saint Brendan sont les récits merveilleux des longues navigations qui menèrent les hardis marins irlandais jusqu'en Islande, jusqu'au Groenland, et probablement jusqu'aux côtes de l'Amérique du Nord. D'autres découvrirent les Açores, « les Iles Fortunées ». Ces *Imram* (terme irlandais = périples) sont aussi le symbole de la « quête » de la Terre des jeunes (*Tir-na-nog*), le paradis celtique.

Ces légendes très anciennes ont été christianisées, comme nous le montre ce récit.

A partir du texte :

- *Etudier l'effet de surprise* : comment a été ménagée ici la surprise des moines, et celle du lecteur ?
- *Rechercher et raconter des effets de surprise*, en puisant dans la vie de tous les jours. Voir comment ils dépendent, lors de la narration, du style, du ton.
- *Le merveilleux dans ce récit*. L'analyser. Quels sont ses composants ?
- *Qu'est qu'une île ?* Enumérer quelques-unes ? Quelles sont les îles bretonnes ? Les principales îles de France et d'Europe ? Avantages et inconvénients d'une île en économie. De quoi dépendent-ils (taille de l'île, population, situation de l'île, conditions naturelles, climat, végétation, distance de l'île au continent, facilités de relations, forces et faiblesses du continent proche, ou de celui auquel l'île est rattachée, etc.).
- *Quelles sont les activités des îles bretonnes ?*
- *L'Irlande. Etudier ce pays* :
 - géographie : conditions naturelles, climat, végétation, ressources ;
 - histoire : influence de la culture irlandaise sur toute l'Europe médiévale, le courant celtique, la marche vers l'indépendance à la suite de la colonisation britannique ;
 - économie : les difficultés actuelles, le poids des tutelles étrangères, des structures anciennes.

(1) *Les Costumes des populations bretonnes*, par R.-Y. CRESTON. TRAVAUX du laboratoire d'anthropologie générale de la faculté des sciences de Rennes, 2, rue du Thabor, Rennes. 4 tomes, 1953-1961.

- *Réaliser une carte de l'Irlande* : relief, ressources, villes, ports, divisions administratives.

- *Cartographier l'Irlande. La Grande-Bretagne. Le continent européen*. Essayer d'y opposer (par des couleurs, des signes) les régions fortement industrialisées (Bénélux, Rhur, région de l'est de la France, Paris) aux régions peu ou pas du tout industrialisées (ouest de la France, Portugal, Espagne, etc.).

- *Voir comment la densité de population diffère selon la situation économique*.

- *Réaliser en groupe une maquette ou une peinture d'une île*, ou de l'île-baleine que saint Brendan rencontre.

- *Le repas pascal : qu'est-ce ?*

Expliquer l'histoire de l'agneau pascal, sa transformation.

- *Ce texte offre quelques exemples de vocabulaire marin*. Rechercher d'autres termes concernant la marine : l'ancienne marine (à voile) et l'actuelle (celle des pétroliers géants).

Bibliographie :

Lire :

- *Jonas et la Baleine*.
- *Les Chrétientés celtiques*, par Dom GOUGAUD.
- *Les Chrétientés celtiques*, par LOYER.

Voir également la bibliographie proposée pour les *Mabinogion*.



La ville d'Ys

Des marins de Douarnenez pêchaient une nuit dans la baie...
La pêche terminée, ils voulurent lever l'ancre. Mais tous leurs efforts réunis ne purent la ramener. Elle était accrochée quelque part. Pour la dégager l'un d'eux, hardi plongeur, se laissa couler le long de la chaîne.

Quand il remonta, il dit à ses compagnons :

« Devinez en quoi était engagée l'ancre ? »

— Hé parbleu ! dans quelque roche.

— Non. Dans les barreaux d'une fenêtre. »

Les pêcheurs crurent qu'il était devenu fou.

« Oui, poursuivit-il, et cette fenêtre était une fenêtre d'église. Elle était illuminée. J'ai regardé par le vitrail ; il y avait foule dans l'église. Beaucoup d'hommes et de femmes avec de riches costumes. Un prêtre se tenait à l'autel. J'ai entendu qu'il demandait un enfant de chœur pour lui répondre la messe. »

— Ce n'est pas possible, s'écrièrent les pêcheurs.

— Je vous le jure sur mon âme ! »

Il fut convenu qu'on irait conter la chose au recteur.

Ils y allèrent en effet.

Le recteur dit au marin qui avait plongé :

« Vous avez vu la cathédrale d'Ys. Si vous vous étiez proposé au prêtre pour lui répondre sa messe, la ville d'Ys tout entière serait ressuscitée des flots et la France aurait changé de capitale. »

Conté par Prosper PIERRE :
Anatole LE BRAZ, (*La Légende de la Mort*,
in *Cent textes à traduire en breton*,
par P. TRÉPOS, Emgleo Breiz).

LA VILLE D'YS

Conte recueilli par Anatole LE BRAZ

L'auteur :

Anatole LE BRAZ, né à Duault (Haute-Cornouaille) en 1859, mourut à Menton en 1926. Fils d'instituteurs, il fit au lycée de Saint-Brieuc, puis à Paris, des études qui le menèrent à l'agrégation de lettres et au professorat. Quimper (de 1886 à 1901) ne fut dans sa carrière qu'un tremplin qui l'éleva finalement à une chaire à la faculté des lettres de Rennes (1901 à 1924).

Il s'est beaucoup intéressé à la littérature orale populaire (chants, contes, légendes, théâtre) : il collabora avec F.-M. LUZEL à la collecte des *Soniou Breiz-Izel*, recueillit une collection importante de récits, légendes, croyances relatives à la mort : *la Légende de la mort chez les Bretons armoricains*, publia une remarquable étude sur *le Théâtre*

celtique et de nombreux autres ouvrages en français sur la Bretagne. On connaît de lui quelques poèmes en breton.

Le thème :

Le thème de la ville engloutie n'est pas spécial à la Bretagne, mais Ys est certainement la plus célèbre des villes ainsi disparues à la suite d'un cataclysme auquel la légende, qui s'en est emparée, prête des causes surnaturelles.

Ce récit, qui établit une sorte de lien entre un passé légendaire et un présent tout aussi merveilleux, nous montre que la légende ne cesse de se créer, chacun nourrissant le fond commun d'éléments de sa propre vie.

Le texte s'achève sur un jeu de mots : *Paris* ne serait que *Par-Iz*, c'est-à-dire l'écale d'Ys.

Cette légende est devenue sujet de films, d'œuvres musicales (*le Roi d'Ys*, d'E. LALO) ; de romans (*Dahut*, de Roparz HÉMON) ; de chants tels *Liñvadenn Ger-Ys* (la Submersion de la ville d'Ys), dans le recueil publié par LA VILLEMARQUÉ sous le titre de *Barzaz Breiz*, sans oublier la complainte en langue bretonne composée par Olivier SOUËTRE, *Petra 'zo nevez e Ker-Iz?* et, plus récemment, *la Maudite*, grande œuvre musicale de Paul LE FLEM (de Lézardrieux).

A partir du texte :

• *S'attarder sur la mer, la pêche, la navigation, la vie en mer, les manœuvres, les bateaux* : formes, tailles, couleurs, les ports bretons et les autres ports européens.

• *Essayer de cartographier les ports de la région* ou toute la façade maritime de la Bretagne, en pensant que la baie de Douarnenez, là où se dressait vraisemblablement la ville d'Ys, pourrait abriter un port d'éclatement pétrolier, de dimensions européennes. Envisager les effets d'un tel port sur l'économie, les débouchés, les paysages, etc., en Bretagne, qu'entraîneraient-ils ?

• *Dessiner, peindre* des bateaux de pêche, des voiliers, des cargos, des pétroliers, des épaves qui dorment au fond des criques, les goémons, les rochers, le fond de l'eau.

• *En équipe, réaliser un panneau décoratif mural* évoquant les différents épisodes de la légende (penser à l'ensemble de la vision, aux mouvements plutôt qu'au détail).

• *Peindre la ville d'Ys sous l'eau*, telle que les pêcheurs la voient ; la cathédrale toute illuminée, le vitrail, l'assistance.

• *Peindre la destruction de la ville, par l'eau, le feu...*

Histoire :

Les légendes s'appuyant sur des faits historiques : saint Guéno, saint Corentin et le roi Gradlon, sont des personnages ayant réellement existé. Ils ont fondé Quimper, l'abbaye de Landévennec à l'époque où Clovis commençait à conquérir la Gaule. (Voir : *Histoire de la Bretagne et des pays celtiques*, par Per HONORÉ, éd. Skol Vreiz.)

- *Raconter la légende*, en mettant en action Dahut, fille dévergondée ; la ville opulente aux mœurs relâchées ; les amants étranglés, jetés dans le gouffre de Plogoff ; l'étranger au regard de braise... Gradlon, si plein d'indulgence à l'égard de sa fille... Saint Guénoelé...

- *Les traces dans la toponymie* : Pouldavid (Poul-Dahut : Poul, est ici, à l'origine : Plou). Autres lieux rappelant la légende : Landévenec, Quimper (ville du roi Gradlon).

- *Essayer de jouer cette légende* : que les élèves qui connaissent bien la trame de la légende, choisissent leur rôle et l'interprètent librement en créant le dialogue, les mouvements, de façon naturelle...

Bibliographie :

- *Barzaz Breiz* (LA VILLEMAROUÉ).
- *La Mer*, I, texte bilingue de P. HÉLIAS, éd. Jos Le Doaré.
- *De grève en cap*, II, les légendes de la mer.
- *Gwerz ar Ger-Iz (Petra 'zo nevez e Kêr-Iz)*, par Olivier SOUËTRE, 1831-1896.

Disques :

- Aux éditions « Mouez Breiz », Wolf, Quimper :
- *Vacances bretonnes* (poèmes d'HÉLIAS).
- *La Légende de la mer* (HÉLIAS) (même texte qu'aux éditions Le Doaré).
- *Poèmes et Contes* (HÉLIAS).
- *Une voix... Une harpe...*



Ker-Iz La ville d'Ys

Petra 'zo nevez e Ker-Iz
Ma 'z eo ken foll ar yaouankiz
Ha ma klevan ar biniou
Ar vombard hag an telennoù ?

*Qu'y a-t-il de neuf en la ville d'Ys
Où la jeunesse est si folle,
Et où j'entends le biniou
La bombarde et les harpes ?*

E Ker-Iz n'eus netra nevez
Med ebatou a vez bemdez,
E Ker-Iz n'eus nemed traou koz
An ebatou a vez bemnoz.

*Il n'y a rien de nouveau en la ville d'Ys
Que les ébats qu'il y a chaque jour,
Il n'y a que du vieux en la ville d'Ys,
Les ébats qui ont lieu chaque nuit.*

Bodennou drez 'zo diwanet,
Doriou an iliz a zo serret,
War ar beorien o ouela
E losker ar chas d'o drailla.

*Des buissons de ronces ont poussé,
Et les portes des églises fermées,
Et sur les pauvres qui pleurent,
On lance les chiens pour les déchirer.*

Ahez, merh ar Roue Galon,
Tan an ivern barz he halon,
Er penn kenta deuz an diroll,
A ya d'he heul Ker-Iz da goll.

*Ahez, fille du roi Gradlon,
Le feu de l'enfer en son cœur,
A la tête de la débauche,
Mène la ville à sa perte.*

Sant Gwenole, gand kalonad
'Zo bet meur ' wech 'kaoud he zad,
Ha gand glahar an den Doue
E-neus lavaret d'ar Roue :

*Saint Guénolé, avec douleur,
Est venu plusieurs fois trouver son père,
Et, avec grand peine, l'homme de Dieu
A dit au roi :*

Gralon, Gralon, taol mad evez
Barz dizurzou a ren Ahez
Rag tremen vefe an amzer
Pa skuillo Doue e goler.

*Gradlon, Gradlon, prends garde
Aux désordres que mène Ahès
Car le temps serait passé
Quand Dieu déversera (fera éclater) sa colère.*

Ar Roue koz oa spouronet ;
E verh neuze 'n-eus kelennet,
Mez diskaret dre ar gozni
'Noa mui a nerz da stourm outi.

*Le vieux roi était effrayé ;
A sa fille alors il a fait leçon,
Mais, abattu par la vieillesse,
Il n'avait plus de force pour lutter contre elle.*

Ha skuiz gand rebechou he zad,
Evit mond deuz e zaoulagad,
Savas gand an drouk-sperejou
Eur palez kaer tost d'ar sklujou.

*Et fatiguée par les reproches de son père,
Pour s'en aller loin de ses yeux,
Elle éleva avec les Mauvais-Esprits
Un beau palais près des écluses.*

Eno gand he amourouchen,
Ema en noz an abadenn ;
Eno en aour hag er perlez,
Evel an heol e par Ahez.

*Là, avec ses amoureux,
C'est dans la nuit la réjouissance ;
Là dans l'or et dans les perles,
Comme le soleil resplendit Ahès.*

« Plijadur deoh er palez-mañ,
Merhed jentil ha paotred skañv,
Plijadur deoh 'n eun nozvez krenn »,
Eme ar prinz en eur antren.

*« Plaisir à vous, en ce palais,
Filles gentilles et gars légers,
Plaisir à vous en une nuit courte »,
Dit le prince en entrant.*

Ar prinz a zouge dillad ru,
E varo a oa hir ha du,
E oll izili a verve
Hag e zaoulagad a zeve.

*Le prince portait des vêtements rouges,
Sa barbe était longue et noire,
Tous ses membres bouillaient
Et ses yeux brûlaient.*

D'après le texte breton de *Kan ha Diskan*,
éd. Emgleo Breiz.

GWERZ KER-IZ

Recueillis par Loeiz ROPARS et les *Mesaerien Poullaouen*, les textes de ce fascicule reproduisent les paroles des chants enregistrés sur disque « Vogue », Grand Prix du Disque, 1958.

Le texte ci-dessus est très incomplet : il y manque les strophes relatant le vol de la clé des écluses, qui était suspendue au cou du roi Gradlon, la submersion de la ville maudite et la noyade d'Ahez. On sait que, fuyant devant les flots, Ahez est prise en croupe sur la monture de son père. Touchée par la crosse de saint Gwénolé (qui est venu sauver le vieux roi), Ahez roule à la mer...

Le texte recueilli à Poullaouen est sensiblement différent de celui écrit vers 1851 par Olivier SOUËTRE et qui fut reproduit à de nombreuses reprises sur feuilles volantes pendant plus d'un demi-siècle. En se répandant dans le peuple, un texte d'auteur subit généralement des altérations.

Enquête :

• Demander dans les familles si les anciens connaissent toujours la *Gwerz ar Roue Gralon ha Kêr-Iz* ; noter les paroles des versions locales ; dans bien des cas, on aura sans doute la chance de retrouver des versions imprimées.



LA SOCIÉTÉ RURALE BRETONNE LA TRADITION ORALE

Battage au fléau

Chaque soir, depuis que la moisson est rentrée, le maître observe... l'aspect du ciel. Lorsqu'il estime que le temps sera beau le lendemain..., il ne s'accorde qu'un court sommeil ; à trois heures il est sur pied et réveille son monde. Chacun s'arme d'un fléau dont la partie battante, attachée par des courroies à l'extrémité du manche, est plate ou ronde selon les lieux, et deux lignes de batteurs se forment, se faisant face... A un bout, le chef de file : le maître lui-même pour l'une, le grand valet pour l'autre. Le fils aîné du maître se place dans la seconde, à la droite du grand valet, et après lui viennent les autres domestiques, ainsi que les plus robustes servantes. Le petit père ferme cette ligne. Dans le rang que mène le maître, prennent place les journaliers et les voisins venus apporter leur aide.

Les fléaux d'une ligne se lèvent tous ensemble et, obliquant tantôt à droite tantôt à gauche, s'abattent sur les épis au moment précis où se lèvent ceux de la ligne d'en face. Le rythme cadencé, d'abord lent, va en s'accéléralant et les épis voltigent sous les coups. On a calculé que les batteurs, levant leur instrument au moins trente-sept fois à la minute, ne frappent pas moins de vingt-six mille coups dans leur journée...

Au dernier jour de battage, la paille, que l'on a secouée avec des fourches pour en faire tomber les grains, est rassemblée en tas, et on l'emporte à grandes fourchées vers le courtil où sera édifié la meule... Les hommes ratissent alors le grain à l'aide de raclettes à long manche, tandis que les femmes balaient ce qui reste derrière eux.

Il faudra encore vanner ce grain pour en séparer la balle et les poussières. On profite pour cela d'un jour de vent, et on utilise des tamis que l'on incline et remue doucement, de façon que le grain tombe à la verticale, tandis que le courant d'air emporte les corps légers. Mais, au cours de la première moitié du XIX^e siècle, apparaît le « tarare », van mécanique à manivelle qui, d'un souffle puissant, fait voler la balle en nuage doré.

Yann BREKILIEN,
(*La Vie quotidienne des paysans en Bretagne
au XIX^e siècle*,
Hachette, 1966, pp. 52-53.)

BATTAGE AU FLÉAU

L'auteur :

Yann BREKILIEN, de son vrai nom *Jean Sicard*, est né à Blain (dans le Pays de Nantes) en 1921. Magistrat, il réside à Quimper depuis 15 ans. Il est l'auteur de nombreux ouvrages concernant la Bretagne, dont :

- *la Révolte des tracteurs*,
- *la Vie quotidienne des paysans en Bretagne au XIX^e siècle*.

L'œuvre :

Au XIX^e siècle, la population bretonne, essentiellement rurale, connut une grande prospérité. Yann Brekilien, dans cet ouvrage, nous présente la société paysanne dans toute sa richesse, sa variété et son art de vivre, lors même des labeurs et grands travaux.

Le texte proposé est une scène, d'une vie paysanne révolue, qui se déroulait suivant une étiquette — on serait tenté de dire des rites — bien définie par la coutume : chacun a sa place d'après son rang, son âge, ses fonctions dans la vie du travail, ses qualités. On croirait assister à une scène biblique, tant ces gestes sont anciens et empreints de gravité, de profondeur.

A partir du texte :

• *Etudier la ferme*. Les différents types de ferme. Voir comment ils diffèrent selon les caractères physiques de la région. Voir comment il y a évolution de ces divers types.

• *Décrire* (rédaction, dessin, peinture, plan, maquette) individuellement, ou en équipe, une ferme, ou un groupe de fermes.

• *Rechercher les noms, en français et en breton* :

- des différents bâtiments,
- des travaux agricoles (calendrier des travaux),
- des personnes qui travaillent à la ferme.

• *Trouver des dictons* qui ponctuent le calendrier des travaux à la campagne (breton et français).

• *Décrire une journée de grand travail à l'heure actuelle*. Ce peut être l'objet d'une rédaction, mais aussi d'un travail individuel ou collectif : fresque, projet de vitrail, panneau décoratif, etc.

Insister sur les masses colorées, les harmonies, le mouvement général, plus que sur les détails.

• *Ces travaux sont-ils plus ou moins pénibles que ceux évoqués par Brekilien ? Comparer*.

Enquête :

• *Suivant les possibilités offertes par la région, rechercher* :

- un fléau,
- un van,
- un tarare,
- apporter des échantillons de graminées (blé, orge, seigle, etc.),

• *Recueillir les noms bretons* des herbes, des graminées, des arbres, des mauvaises herbes, etc.

• *Recueillir en langue bretonne* des contes, des chansons, des souvenirs concernant les grands travaux.

• *La fête qui suivait les travaux* :

- autrefois,
- aujourd'hui.

• *Comparer* : différences et similitudes. Les repas, les jeux, les voisins, les enfants, le sens de la collectivité...

• *Le fest-noz* : voir ci-dessous le texte de P.-J. HÉLIAS. Le fest-noz dans la société rurale traditionnelle ; le fest-noz dans notre monde urbain d'aujourd'hui. Malgré les mutations, les formes de loisirs collectifs peuvent rester les mêmes...

Fest-Noz La fête de nuit

La fête de nuit est une sorte de réjouissance qui intervenait naguère après les plus pénibles travaux de la « compagnie », c'est-à-dire du groupe de paysans qui se prêtaient mutuellement leurs bras et leurs outils pour venir à bout du défrichement, du foulage, de l'aire neuve, de la moisson blanche ou noire. Quand la corvée était terminée, le maître de céans aménageait une place pour les ébats des bonnes gens qui avaient peiné si dur et si longtemps sous le soleil et la pluie, dans la poudre de terre et l'enveloppement glacial des vents tournants. Et alors éclataient les fusées du *Kan-diskan*, résonnait sourdement la charreterie ou la salle sous les sabots marquant le rythme aussi sûrement qu'un cœur en bonne santé. Souvent, l'air de danse avait pour toit le ciel tout entier et l'homme au fagot qui habite la lune déchantait quelques fois après le dernier « tralalaleno ». Du moins un vieil homme de Commana l'a-t-il entendu deux fois et demie.

Pourquoi dansait-on pendant la nuit ? Parce qu'on n'avait pas le temps de le faire pendant le jour, bien sûr. Le jour est fait pour le travail, la nuit pour le repos. La danse est un repos en ce qu'elle détend les muscles qui sont noués pendant le travail, qu'elle met d'aplomb des gens qui sont tenus courbés ou agenouillés sur la terre au long du jour. Et du reste, comme le disait Jeanne V..., il fallait bien que les grandes personnes eussent leur « école de lune » (1), puisque les enfants avaient leur école buissonnière. Ce

(1) Jeu de mots : *Skolig al louarn* = l'école buissonnière (l'école du renard) ; *Skolig al loar* = l'école de lune.

qu'il y a de sûr, c'est que la fête de nuit était une école qui valait bien celle où régnait l'instituteur aux mains crayeuses. On y apprenait en chansons une histoire que personne n'avait pris soin d'écrire dans les livres : celle des ancêtres illettrés. On y apprenait aussi à vivre en compagnie, à se serrer ensemble autour de la misère pour l'étouffer par la joie. La misère n'a pu y résister, que voulez-vous !

Voilà les réflexions qui se levaient dans ma tête, l'autre nuit en regardant la fête sur le placître de Locmaria, magnifiquement éclairé en lumière électrique. Le monde a changé jusqu'à la moelle, mais le vieil enchantement dure encore. Lorsque monta le premier chant-déchant, la foule ondula en vagues... Jeunes et vieux, Bretons et étrangers de tous pays s'attaquèrent à la célébration d'un rite grave. Il n'y avait pas de lune dans le ciel. L'homme au fagot avait-il atterri avec elle sur les rivages de la rivière de l'Odet pour prendre sa part de la gavotte des montagnes ?

P.-J. HÉLIAS.

*Divizou eun amzer gollet,
Devis d'un temps perdu.*

Ed. « Emgleo Breiz », p. 124.

Un quartier ouvrier

Les enfants criaient et piaillaient devant la grande maison ouvrière. Des centaines d'enfants, sortis de la maison surpeuplée où ils étaient tous nés, couraient et se battaient dans la prairie grise. Des vieillards qui ne travaillaient plus se tenaient à l'endroit où le mur était ensoleillé et regardaient les enfants.

Les plus petits tombaient sans cesse dans le fossé qui séparait la prairie de la grand'route et les mères ou les sœurs se précipitaient pour leur porter secours. Les plus grands sautaient par-dessus le fossé, de préférence à l'endroit où il menait au cimetière, et ils se jetaient sur la barrière branlante de la villa de l'instituteur en retraite. Quand une planche cassait, ils se précipitaient à l'intérieur pour voler des pommes. Le propriétaire n'était pas content lorsqu'il entendait le craquement des rameaux qu'ils arrachaient en même temps que les pommes, mais, à cause de ses jambes raides, il arrivait toujours trop tard : ils étaient déjà partis et lui montraient de loin les fruits volés. Alors, il leur faisait un discours sur le bien d'autrui et l'éducation, toujours le même discours, car jamais il ne remarquait qu'il avait chaque fois affaire aux mêmes garçons.

A présent, les lumières de la fabrique étaient éteintes et également celles de la cantine dans l'autre aile. Il n'y avait plus un bruit,

mais l'ouvrier Balrich était tranquillement à la fenêtre de la chambre 101 de la maison ouvrière. Il pensait au monde qui l'entourait. Certes les nombreux bruits de la maison elle-même, de droite, de gauche, d'en-bas, d'en-haut, résonnaient de loin dans sa mémoire. Il se souvenait des dimanches où il se reposait et, maintenant, le soir, avait de s'endormir, il pensait au dur combat, aux dialogues sur l'argent et la nourriture, aux punitions des enfants ; il entendait à travers le couloir qui résonnait tout ce qui se passait dans la maison ; il connaissait ce qu'était la vie des hommes et ce qu'elle n'était plus : leur dernier soupir, leur gémissement d'adieu.

Heinrich MANN.
(1871-1950)
Die Armen.

∴

A partir du texte :

Une ville ouvrière dans un pays très industrialisé... Heinrich MANN nous brosse ici un tableau extrêmement réaliste.

- Comparer, opposer avec les textes concernant la civilisation paysanne.
- *La Bretagne de demain sera industrielle*, comment le sera-t-elle ? Sera-t-elle comme cette Allemagne décrite par Heinrich Mann ?

Bibliographie :

- *Divizou eun amzer gollet (Devis d'un temps perdu)*, par P.-J. HÉLIAS.
- Y lire :
- « Le Premier Touriste »,
 - « Argile à crapaud »,
 - « Chanson d'amour », etc.
- *La Vie des Bretons*, par BOUET et PERRIN, réédition 1970, éd. Tchou.
 - *La Bretagne mystérieuse*, par LE SCOUZEC, éd. Tchou.



Le journalier et le tailleur

(Un tailleur a joué plusieurs bons tours à un journalier. Celui-ci s'engage dans une ferme où son ennemi devait venir travailler.)

Le journalier demande à la maîtresse de maison :

« Comment pouvez-vous employer ce tailleur ? Vous ignorez donc ce qui lui est arrivé ? »

— Que lui est-il arrivé, mon Dieu ? s'exclama la digne femme, inquiète.

— Il est fou depuis quatre jours... Il est même fou furieux et, si vous avez à subir un de ses accès, je vous plains... Je crois que vous accompliriez un acte méritoire en employant le procédé que le médecin a recommandé pour lui rendre la raison.

— Quel est ce procédé ?

— Sur les neuf heures l'accès le prend ; il éclate d'un rire bruyant. C'est le signe ! N'hésitez pas. Armez-vous de l'*astell* (bâton à bouillie) et jouez-en ferme sur son échine. Plus il criera, et plus vous devrez frapper ; plus vous frapperez, plus vite il guérira. »

Les choses se passèrent comme le journalier l'avait prévu. Le lendemain arrivait le tailleur. Il s'installait nonchalamment, les jambes croisées, sur son coussinet de paille, au fond du hangar et commençait à manier l'aiguille, surveillé avec soin par la maîtresse de maison qui, attendant l'accès, ne quittait pas de l'œil son *astell*.

« A propos, demanda-t-il soudain, avez-vous entendu parler... de mon voisin le journalier ? Voilà un homme à qui il survient de singulières histoires ! » Et tout en pensant aux bons tours qu'il avait joués, il se mit à rire à gorge déployée.

« On ne m'avait pas trompée, s'écria la fermière. La crise se déclare » ; et saisissant à deux mains son bâton, elle en frappa de toutes ses forces sur les épaules du tailleur. En vain, le malheureux implorait-il miséricorde, en poussant des hurlements. L'arme s'abat-tait sur lui avec la régularité et la dureté du fléau dans les battages, tandis que la femme répétait, avec de la compassion dans la voix :

« Pleure à ton aise... c'est pour ton bien ! Si tu avais rencontré quelqu'un qui t'aurait infligé ce traitement, ta folie serait guérie maintenant. »

Le bâton travailla si fort que le pauvre tailleur, à bout de souffle, finit par tomber sans connaissance sur le coussinet et qu'il aurait peut-être trépassé si le fermier n'était intervenu. Un mois après, il était encore au lit, le corps meurtri comme chair à pâté.

F. CADIC.

(Contes bretons sur douze métiers,
1943, pp. 104-105.)

LE JOURNALIER ET LE TAILLEUR

Voici un conte, mettant en scène deux personnages de la vie rurale bretonne (fin XVIII^e-début XX^e siècle), recueilli par François CADIC (1864-1929).

Onzième enfant d'une vieille famille de cultivateurs « enracinée depuis des siècles à Kerio en Noyal-Pontivy », il n'a que treize mois quand son père meurt ; onze ans quand sa mère disparaît. C'est une de ses sœurs mariées qui l'élève par la suite. Séminariste en 1880, François Cadic ne tarda pas à se faire remarquer : le goût de l'étude était vif chez lui. Prêtre, il fit carrière à Paris ; et c'est pour distraire, détendre, amuser les Bretons de Paris, que Cadic devint un homme de lettres, surtout attaché à fixer tout ce qu'oralement il avait pu recueillir. François Cadic s'inscrit donc à côté d'un autre collecteur breton, d'une sincérité et d'un désintéressement absolus, lui aussi, François Luzel. Luzel se consacra au Trégor surtout, Cadic au Pays de Vannes.

François Cadic écrivit en breton et aussi en français, du fait de son apostolat à Paris.

Les tailleurs, dans l'ancienne société rurale, occupaient une place tout à fait particulière. (Cf. le texte de Yann Brekilien, ci-après.)

A partir du texte :

• *Remarquer les différences* entre la profession de tailleur, hier, en Bretagne (ils travaillaient pour les paysans) et aujourd'hui, installés dans les villes (ils œuvrent pour les gens aisés de la société).

• *Aborder les réalisations de ces tailleurs bretons* : les costumes de la société paysanne bretonne du XIX^e siècle.

• *Pourquoi ces costumes ne se portent-ils plus aujourd'hui ?* Ils ne sont plus que l'uniforme des groupes folkloriques. Qu'est-ce que cela signifie ?

• *Essayer de voir les différents costumes bretons*, ceux des hommes, ceux des femmes ; voir comment ces vêtements évoluaient selon les terroirs, les *broiou*, et comment ils ont évolué selon la mode également.

Costume du Léon, Glazig, Bigouden, de la Montagne, du Pays Rousig, du Trégor, des différents terroirs du Pays de Vannes...

• *Etudier*, à partir de ces vêtements, quelques motifs de broderie bretonne, les dessiner, puis envisager une utilisation de ces motifs décoratifs pour les vêtements d'aujourd'hui : jupe, robe, pyjama, bermuda, robe de chambre, pull-over, t-shirt, chemisier, etc., etc. Ces motifs vestimentaires et ceux du mobilier, peuvent aussi convenir pour d'autres objets de notre temps : décoration intérieure, meubles modernes et futuristes, panneaux décoratifs, vitraux, fresque, etc.

Bien envisager ce travail sous une optique moderne en ne figeant pas les motifs, mais en les faisant vivre, évoluer en les adaptant, en les transposant au gré de la fantaisie et de l'imagination, en les intégrant au monde d'aujourd'hui et peut-être de demain.

• *Goûter toute la verve satirique de ce conte populaire* : la mise en scène, le suspense, la fermière qui guette, le dénouement, la fin.

• *Ce texte est traduit du breton* : regarder de près le vocabulaire, les expressions riches, parce qu'imagées, denses, pleines de saveur.

Les contes qui, comme celui-ci, ou *an Daou Dortig* (les Deux Bossus, voir plus loin) mettent en scène des malheurs survenant à des tailleurs, étaient une revanche savoureuse que prenaient les paysans sur des individus qui travaillaient au chaud l'hiver, au frais l'été, à l'abri et assis toute la journée, le ventre toujours bien lesté de bonne nourriture.

• *N'y a-t-il pas dans la société urbaine d'aujourd'hui, des privilégiés dont il serait possible de conter avec humour les mésaventures et ce, sur un mode satirique aussi vif ?*

Bibliographie :

— *La Vie quotidienne des paysans en Bretagne au XIX^e siècle*, par Yann BRÉKILIEN, éd. Hachette.

— *Le Costume breton*, par R.-Y. CRESTON, étude remarquable du costume, éd. Laboratoire d'anthropologie, faculté de lettres, Rennes.

— Les Cahiers pédagogiques : *Skol Vreiz*, dont maints articles traitent de ces sujets (nombreuses planches de costumes et de motifs d'ornementation).

Voici, étudié par Yann BRÉKILIEN, la place des tailleurs et brodeurs dans la société paysanne traditionnelle en Bretagne.



Tailleurs et brodeurs en Bretagne

Le tailleur, sauf votre respect (on doit toujours, en Bretagne, s'excuser quand on parle de lui), occupait dans la société paysanne une place tout à fait à part. Il était méprisé des hommes et mignoté par les femmes.

Ar hemener n'eo ket eun den, med kemener ha netra ken : le tailleur n'est pas un homme, mais un tailleur et rien d'autre.

Comment pourrait-on, en effet, considérer comme un homme ce paresseux aux mains blanches, qui passe son temps assis à l'abri, poussant nonchalamment son aiguille dans le drap et contant fleurette aux filles pendant que les autres peinent, courbés sur les mancherons de la charrue ou ruisselant de sueur parmi les gerbes ? A-t-il lui, à se faire du souci pour une récolte que menacent les intempéries, ou pour des bêtes guettées par la maladie ? Tant qu'il y aura des filles coquettes, des gars farauds, et des noces au village, il est assuré de ne pas manquer de pain. Et ce voleur garde du drap pour lui ! Il faut trois tailleurs pour faire un homme, dit une chanson vannetaise, mais bien des laboureurs soutiennent qu'il en faut sept ou même neuf.

Le tailleur — sauf votre respect — n'a pas d'amis, car frayer avec lui serait un déshonneur. Quand on le rencontre, on ne lui adresse pas la parole. Il est le seul être, dans la société bretonne, à ne pas être considéré comme égal aux autres en dignité humaine. On n'a pas pour lui les égards que l'on a pour les mendiants. En toutes circonstances, c'est à lui de s'effacer devant les autres, et s'il n'y met pas assez d'empressement, il peut être sûr de se faire rosser d'importance. Les spectateurs de la scène ne le prendront pas en pitié, et ne lui ménageront ni les rires ni les quolibets. Personne ne le reçoit à sa table ; il est condamné à toujours manger seul, dans son coin, ou en compagnie de ses seuls ouvriers et apprentis. Il devient bossu, par-dessus le marché, et cagneux, ainsi accroupi.

Il travaille rarement dans son atelier. Lorsqu'on a besoin de ses services, on le prévient une huitaine de jours à l'avance et, au jour dit, il arrive de bon matin à la ferme, appuyé sur un long bâton terminé par une petite fourche de fer, qui lui sert à se défendre contre les chiens. Car les paysans ne mettent guère d'empressement à rappeler leurs molosses quand ils ne s'attaquent qu'aux mollets d'un tailleur. Dans la grange, la maîtresse et sa servante ont préparé un bon coussin de paille recouvert d'un drap blanc. C'est là que notre artiste va travailler, assis jambes croisées, et mâchonnant son fil. Il n'utilise ni patrons ni mesures : son œil exercé enregistre si bien la carrure et la taille du client, qu'il coupe ensuite son tissu de mémoire, sans se tromper de plus de quelques millimètres et sans gaspiller le moindre pouce de tissu. Deux essayages lui

suffisent. Pour un habit d'homme, il s'agit de vérifier si l'encolure du gilet ne dépasse pas celle de la chupenn, et pour un costume de femme de contrôler la longueur des manches.

Car le tailleur — n'oublions pas que ce n'est pas un homme, mais rien qu'un tailleur — habille les deux sexes. Et puisqu'il est l'artisan de leur élégance et de leur charme, il jouit auprès des femmes d'une grande considération. D'autant plus qu'il se fait volontiers leur complice contre leur mari, en leur piquant en cachette des coiffes et des collerettes, quand il n'a été appelé que pour tailler des bragou braz. Lorsqu'il est là, maîtresse et filles et servantes négligent quelque peu leur travail pour venir écouter son bavardage, car il est la gazette du canton, sait ce qui se passe dans toutes les familles et ne se soucie pas de garder pour lui les secrets qu'il a surpris. Il est un conteur plein de verve et de malice, et rajoute au besoin tout ce qu'il faut pour rendre ses histoires plus piquantes. C'est lui qui a fait à Lommig la réputation d'un coureur de cotillons, et à Soaz celle d'une mégère trop près de ses sous. Et, grâce à lui, tout le monde sait à six lieues à la ronde qui vient rendre visite le soir à la belle Gwénola.

On a beau le tenir pour le tiers d'un homme, il n'a pas son pareil pour tourner un compliment aux jolies filles, qui n'y sont pas toujours insensibles.

La population féminine est aux petits soins pour lui. Lorsqu'il arrive à la ferme, on s'empresse de lui servir une soupe de lait savoureuse, avec beaucoup de beurre nageant à la surface. A midi, il se voit apporter avant tout le monde, quand elle est encore bien chaude, son écuelle de bouillie, avec plus de crème que de lait. Et, comme par hasard, la maîtresse fait ce jour-là des crêpes et, le soir, une appétissante soupe aux choux et au lard. Car nul n'ignore que le tailleur est gourmand, c'est là son péché mignon. Oh ! ce n'est pas son seul défaut : gourmand, médisant et plus menteur qu'un arracheur des dents, il a aussi la réputation d'être voleur. On le soupçonne même d'être un peu sorcier, et il ne fait rien pour dissiper ces soupçons. Il ne lui déplaît pas de se voir attribuer des pouvoirs surnaturels. Bien plus, il augmente le mystère qui l'entoure en usant avec ceux de la corporation d'un langage spécial, dont on ignore l'origine, et qui n'est compris que d'eux seuls.

Tout le temps qu'il est à la ferme, le maître du logis est de fort méchante humeur. Il cache mal sa nervosité, traite avec brusquerie sa femme et ses filles, et se renfrogne, ne montrant d'intérêt que pour une chose : savoir si ce fainéant n'aura pas bientôt fini le travail qui lui a été commandé.

Bien que rares, il existait aussi des tailleuses. Avant la guerre de 1914, la paroisse de Plougastel n'avait même plus un seul tailleur homme ; tous les costumes, tant masculins que féminins, y étaient confectionnés par des femmes. Mais c'était là un fait exceptionnel.

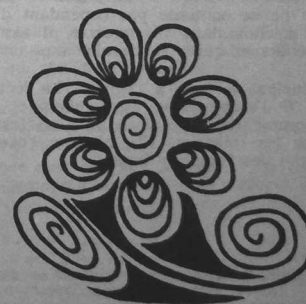
Le travail du tailleur était complété par celui du brodeur, un véritable artiste, qui interprétait à sa façon — mais toujours selon le goût particulier de son coin de terre — les modèles qu'il puisait sur les costumes anciens, sur les toilettes des nobles et des bourgeois et aussi, tout bêtement, dans les journaux de mode. Il brodait avec du fil de soie pesé ou compté. Pour les bonnets d'enfants et les costumes d'hommes, il ne traçait pas son dessin, mais se contentait de quelques points de repère, à partir desquels il improvisait. Sur les robes de velours, par contre, la broderie était presque toute dessinée au préalable à la craie de couleur.

Le travail du brodeur était de patience. Sait-on que pour broder le seul gilet d'un costume de Quimper, il fallait huit jours entiers ?

Les brodeurs les plus réputés étaient ceux de Quimper, qui n'avaient pas leurs pareils pour faire chanter les couleurs en de fulgurantes imbrications de cœurs et de fleurs fantaisistes, ceux de Pont-l'Abbé, qui faisaient étinceler les spirales d'or avec une violente exubérance sur les gilets bigoudens, et ceux d'Elliant, véritables miniaturistes dont la virtuosité faisait vivre la soie en donnant naissance à des feuillages et des bouquets aussi chatoyants que minutieux.

Yann BREKILIEN

(*La Vie quotidienne des paysans en Bretagne au XIX^e siècle.*)



Le sacristain

Nul ne fait plus de bruit dans la paroisse, car il est sonneur de cloches, tambour et crieur public. Il faut l'entendre lancer ses joyeux carillons aux baptêmes et aux noces. Ses cloches chantent un harmonieux concert, et chacun de se dire : « Comme il y va gaiement, *Josim er hloer* (Joachim le sonneur de cloches), il a dû se mettre un bon coup sous le bonnet pour fêter le nouveau-né et les mariés ! »

Il faut l'entendre aussi jouer du ran-plan-plan sur son tambour pour annoncer à tout venant les avis de la municipalité. Il a l'air de conduire la charge guerrière, avec ses coups de baguettes ; ses roulades retentissent aux quatre coins du bourg...

Mais il faut l'entendre surtout en sa fonction de crieur public. Aussitôt que le prêtre a prononcé *l'Ite missa est*, le voilà grimpé sur les marches de la Croix de mission ou sur le mur du cimetière, et il commence sa harangue. C'est une façon de réplique au sermon du recteur. Ça débute par une formule particulière à chaque crieur et qui demeure invariable.

Le vieux crieur public de Noyal-Pontivy avait l'habitude de s'adresser au monde entier :

*Chéleuet, oll bobl er bed,
Huchal kriù n'hellan ket.* (1)

(Ecoutez, tous les peuples de la terre, je ne puis crier bien fort.)

Or il avait une voix de stentor, capable de réveiller les trépassés qui dormaient leur dernier sommeil dans le cimetière d'à côté, et qui auraient dominé la trompette du jugement dernier...

Le sacristain ne se contente pas cependant d'être l'homme qui éveille le plus d'échos dans la paroisse, il est encore celui qui clôt tous les débats et qui a le dernier mot en ce monde. Il est le fossoyeur...

Son rôle principal se joue à l'église... Le recteur ne saurait se passer de lui. Il l'accompagne aux quêtes et aux pardons des chapelles, et, comme de juste, il a part au festin servi chez les notables et chez les trésoriers (2), où il a l'occasion de montrer combien il est ami des franchises lippées.

F. CADIC.

(Contes bretons sur douze métiers,
1943, pp. 56-59.)

(1) Breton vannetais. La langue bretonne parlée en pays de Vannes diffère de la langue K.L.T. (Kerne, Cornouaille, Léon, Trégor), notamment quant à la prononciation (accent tonique sur la dernière syllabe, comme en français, non sur l'avant-dernière syllabe comme en K.L.T.).

(2) Le trésorier est un laïc chargé du temporel d'une église, il fait partie du Conseil de Fabrique qui gère, avec le recteur, les biens appartenant à la paroisse, ou à une chapelle. On le nomme aussi fabricant.

LE SACRISTAIN

Après le tailleur, voici décrit, avec autant d'humour et de verve, le sacristain, autre personnage important de la vie rurale. C'est lui qui rythme, pourrait-on dire, la vie villageoise : il est présent à tous les actes importants.

A partir du texte :

● Voir comment le sacristain assiste à toutes les étapes importantes de la vie :

- baptême,
- mariage,
- obsèques,

et aussi aux événements qui jalonnent le cours normal de l'existence : messe du dimanche, avis au public, tournées avec le recteur.

● Ce personnage existe-t-il toujours ? A-t-il, s'il existe, le même rôle social, la même importance ?

● S'attarder sur l'humour du peuple qui, dans ce conte, se moque de ce personnage qui se prend au sérieux, en mettant en lumière ses travers et ses défauts.

● Voir la concision et la rapidité de certaines expressions et phrases, ce qui accentue leur sens et leur portée.

● Comparer la verve satirique de ce conte au précédent. Lequel est le plus amusant, le plus vivant ?

● Essayer de dessiner, de peindre une scène amusante de l'un et l'autre conte :

- le tailleur assis sur son coussin, occupé à coudre ; la fermière qui le guette,
- la fermière, l'*astell* à la main, se jetant sur le tailleur qui s'enfuit,
- le sacristain sonnant les cloches, ou debout sur le mur du cimetière, haraguant la foule qui sort de la messe, etc.

● Noyal-Pontivy :

- où est-ce ? dans quelle région de Bretagne ?
- quelles sont les caractéristiques de cette région ? (paysages, activités humaines, agriculture, industrie, etc.).

Nous avons vu que c'est en Pays de Vannes : la Bretagne, jusqu'en 1789, était divisée administrativement en *broiou* (pays), chaque *bro* avait pour capitale un siège épiscopal, quatre de ces *broiou* avaient pour langue le breton :

- BRO-DREGER : Pays de Trégor - Tréguier.
- BRO-LÉON : Pays de Léon - Saint-Pol.
- BRO-GERNE : (Kerne, mutation : K devient G après *Bro* qui est féminin en breton), la Cornouaille - Quimper.
- BRO-WENED : (Gwened, mutation : GW devient W), Pays de Vannes, Gwened = Vannes.

Les autres *broiou* étaient ceux de Saint-Malo, Dol, Rennes, Saint-Brieuc et Nantes.

• *Essayer de trouver*, à partir de cela, la signification du *drapeau breton*. Comment est-il encore appelé ?

• *Retrouver les limites de ces anciens évêchés* et cartographier cette Bretagne de l'Ancien Régime en situant les villes importantes.

• *Sur la même carte*, mettre en place les structures départementales actuelles, et voir comment les départements divisent parfois des entités humaines, linguistiques et économiques précises, issues d'une longue évolution historique.

• *Constater également*, comment la rigidité des structures départementales est un non-sens parfois. Exemple : les enfants de Gouarec, Rostrenen, Gourin, Le Faouët doivent se rendre aux lycées de Guingamp, Saint-Brieuc ou de Lorient parce qu'ils sont du département des Côtes-du-Nord, ou du Morbihan, alors que Carhaix, tout proche a, lui aussi, un lycée... Pourtant Carhaix est le centre urbain de toute cette région de Haute-Cornouaille.

Bibliographie :

— CAMBRY dans *Voyages dans le Finistère* donne un aperçu extrêmement intéressant du Léon et de la Cornouaille à la fin de l'Ancien Régime et au début de l'époque contemporaine.

— A propos des structures départementales : voir le compte rendu du congrès 1970 des G.E.E.S. (Groupe d'études économiques et sociales) et articles de la revue du C.E.L.I.B. (*la Vie bretonne, Bretagne, information et action*).



La jument merveilleuse

(N'OUN-DARE est le domestique d'un marquis. Celui-ci veut lui acheter un cheval... Le nom du domestique veut dire : JE-NE-SAIS-PAS.)

Quelque temps après, le marquis lui dit :

« Il faut que je t'achète un cheval. »

Et ils se rendirent tous les deux à Morlaix, un jour de foire.

Les voilà en champ de foire. Il y avait là... de beaux chevaux de Léon, de Tréguier et de Cornouaille. Et pourtant N'Oun-dare n'en trouvait aucun à lui convenir, si bien que le soir, après le coucher du soleil, ils quittèrent le champ de foire, sans avoir rien acheté.

Comme ils descendaient la côte de Saint-Nicolas, pour rentrer en ville, ils rencontrèrent un Cornouaillais menant par un licol de chanvre une vieille jument fourbue et maigre comme la jument de la mort.

N'oun-dare s'arrête, la regarde et s'écria :

« Voilà la jument qu'il me faut !

— Comment, cette rosse ? Mais regarde-la donc ! lui dit le marquis

— Oui, c'est bien elle que je veux, et pas une autre ; achetez-la moi, je vous prie. »

Et le marquis achète la vieille jument à N'oun-dare, tout en protestant qu'il avait de singuliers goûts.

Le Cornouaillais, en livrant sa bête, dit à l'oreille de N'oun-dare :

« Voyez-vous ces nœuds, au licol de la jument ?

— Oui, répondit-il.

— Eh bien, chaque fois que vous en déferez un, la jument vous transportera immédiatement à quinze cent lieues de l'endroit où vous serez.

— Fort bien », répondit-il.

Puis N'oun-dare et le marquis reprirent le chemin de Coat-Squiriou, avec la vieille jument. Chemin faisant, N'oun-dare défit un nœud au licol, et aussitôt la jument et lui furent transportés, à travers l'air, à quinze cents lieues de là. Ils descendirent au centre de Paris.

F.-M. LUZEL.

(Contes populaires de Basse-Bretagne, 1877 ;
in Cent Textes français à traduire
en breton,
rassemblés par TRÉROS, « Emgleo Breiz »,
Brest, 1957.)

LA JUMENT MERVEILLEUSE

C'est un conte recueilli par F.-M. LUZEL (1821-1895), né à Plouaret, dans le Trégor, collecteur infatigable, scrupuleux et désintéressé de sones, de gwerz et de contes. Il fut, en Trégor, ce que fut Cadic en Pays de Vannes ; leurs recherches se complètent, se vérifient, s'éclairent.

A partir du texte :

• S'intéresser au Pays de Morlaix, à la ville, autrefois, sous l'Ancien Régime, de nos jours.

• Le cheval dans la société traditionnelle bretonne (bête réservée, d'abord à l'élite, aux nobles ; puis aux riches paysans ; le cheval est donc demeuré un animal merveilleux).

L'élevage du cheval en Bretagne et surtout dans les régions de Morlaix et de Landivisiau.

• Quel est le nom de la célèbre race de chevaux bretons ? (Les chevaux que les Japonais achètent à l'heure actuelle.)

• Les foires. En connaissez-vous en Bretagne et ailleurs ? Y êtes-vous allé ? où ? Racontez, décrivez (en une peinture, un paragraphe ou une rédaction) ce que vous avez vu, entendu, senti, vécu.

• Réaliser un reportage photographique sur les foires de la région (ou sur une seule).

• Trouver en breton et en français les termes qui expriment la couleur de la robe du cheval.

Exemple : gell, rouan (bai, alezan, isabelle).

• La jument de la mort. A qui appartient cette bête. (Cf. l'Ankou, Anatole LE BRAZ.)

• Quelles sont les différentes parties du corps du cheval ? du harnais ?

• Le cheval et le tracteur. Comparer.

• Peinture :

Le matériel agricole moderne en action (arracheuse de pommes de terre, moissonneuse, tracteur, corn-piker...).

S'attacher aux masses de couleur, à leur équilibre, à leur proportion plutôt qu'aux détails techniques. Rechercher une vision d'ensemble plutôt qu'un dessin précis.

• Ce conte très vivant, tout en dialogue. Le jouer en laissant libre cours à la fantaisie, à la spontanéité, à l'imagination... pour la mise en scène, le ton, etc.

• Continuer le conte au gré de la fantaisie :

— que vont-ils voir à Paris ?

— où vont-ils ensuite ?

• Où iriez-vous avec une telle jument ?

• Dans le monde urbain actuel, y a-t-il des objets, des éléments que l'on côtoie dans le quotidien, et qui peuvent, comme la jument ici, nous entraîner dans le merveilleux (en réalité ou en pensée) ?

• On peut rappeler le film de Walt Disney *Merlin l'enchanteur* et « la scène des bagages » où l'énorme sac de Merlin engloutit jusqu'au mobilier...

• *L'abandon du cheval par la paysannerie actuelle.*

Bibliographie :

— CAMBRY, *Voyage dans le Finistère* (les pages consacrées à Morlaix et au Léon brossent un tableau complet de la richesse et de la puissance économique de cette ville, sous l'Ancien Régime).

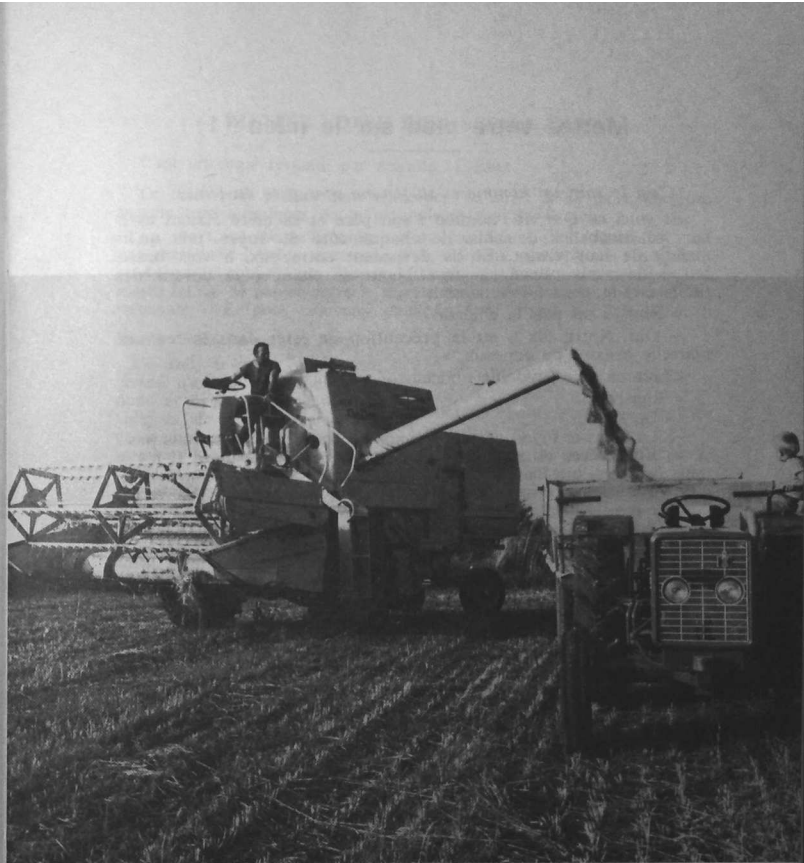
— Etudes : monographies concernant Morlaix et sa région.

War hent ar foar

(Dans ce texte extrait du roman *ar Roh toull*, Jakez KERRIEN décrit le long cortège des chevaux enrubannés se rendant de Saint-Thégonnec à la Foar an Neh (foire haute), la grande foire traditionnelle de Morlaix, en octobre.)

Eno edom brao evid gweled ha chom kuzet. Keit ha ma helled mond gand al lagad e oa leun an hent a gezeg hag a wazed. Kerzed a reent daou ha daou, pe tri ha tri, ar wazed krog er gordenn-westenn, eur wialenn wevn en o dorn ; al loened lard, skrivellet mad ha lugernuz o bleo war o hrohenn reud, sonn o 'fenn evel pa vije bet lorh enno da veza ken kaer gand ar pallenn a hloan liesliou war o hein, hag eur zeizenn gran en-dro d'o lost troñset. A-wechou eur marh a groge gand e zent e tailler an hini 'oa a-raozañ ; e berhenn a zistage outañ eun taolig gwialenn war e 'fronellou, ma hourrizie al loen gand ar boan ha ma save a-wechou war e dreid a-dreñv en eur lakaad strafuill er rummou war-lerh. Neuze gwazed ha kezeg a groze gwasoh ; gourdrouzou ha gwillerez en em gemmeske beteg ma teufe adarre sioulloh an traou. Hini pe hini a oa a-haoliad war e jao, beg e votou ler e stleugou a ispillone diouz lereunou stag war ar pallenn-marh. Tud ha kezeg a bellae, re all a zeue war o lerh, ha war-lerh ar re-mañ re all atao, atao, evel pa vije du-hont e kosteziou Landi eun islonk bennag o teurel gwazed ha loened diehan, dibaouez. Ne skuize ket an daoulaged o selled ouz an hent beb eil tu, gell, gwenn gand tachadou glaz, hervez liou ar hezeg a dremene, tokou kolo ar wazed oh ober eur pik gwenn war al liviou teñval. Chom a rejom pell pell eu parkad balan, on daoulagad o para war an hent ; chomet e vijem beteg an noz, evel bugale o henaouegi...

Jakez KERRIEN.
Ar Roh toull, « Emgleo Breiz », 1957.



Mettez votre pied sur le mien (1)

(C'est le soir, un homme et sa femme sont près du feu...)

Et voici ce que vit l'homme : son père et sa mère étaient assis sur les escabelles de bois, de chaque côté du foyer, tels qu'ils étaient de leur vivant. Et ils devisaient entre eux, à voix basse. La vieille avait relevé sa jupe... pour se chauffer le devant des jambes, et le vieux lui demandait :

« Sens-tu un peu la chaleur ? »

— Oui. Notre fils a eu la précaution de jeter dans le feu une nouvelle brassée de copeaux. »

L'homme alors, réveilla doucement sa femme.

« Regardez.

— Où ? Quoi ?

— Là, dans le foyer, ces deux vieux. Ne les reconnaissez-vous pas ?

— Vous rêvez ou vous avez la fièvre, mon pauvre mari. Il n'y a, dans le foyer, que le feu qui braisille.

— Mettez donc votre pied sur le mien, Radegonda, vous verrez comme moi. »

Et elle mit son pied sur le sien et vit, en effet, les deux vieux.

« Dieu pardonne aux défunts !... Mais c'est votre père et votre mère ! » balbutia-t-elle en joignant ses mains, de stupeur et d'épouvante.

Il répondit :

« De grâce, ne dites et ne faites rien qui puisse les troubler.

— Que nous veulent-ils ?

— Je vous expliquerai la chose, quand ils seront partis. »

Dans l'âtre le vieux disait à la vieille :

« Etes-vous assez réchauffée, Marharid ? Voici bientôt notre heure. »

Et la vieille disait au vieux :

« Oui, je n'ai plus si froid, Jelvestr. Mais il me tarde bien que ma pénitence soit finie. »

... L'horloge tinta le premier coup de minuit. Les deux vieillards se levèrent, disparurent. Et alors, la grande rumeur du feuillage recommença le long de la maison.

Conté par Jacqueline CRAZ, Lanmeur.
Anatole LE BRAZ, *la Légende de la Mort...*,
in *Cent textes...*, pp. 29.
« Les deux arbres ».)

(1) C'était une croyance assez répandue que le fait de mettre son pied sur celui d'un « voyant » permettait de participer à sa vision.

METTEZ VOTRE PIED SUR LE MIEN

C'est un conte recueilli par Anatole LE BRAZ.

Ce texte nous permet donc d'aborder, au sujet de la mort, quelques aspects caractéristiques de la psychologie des Bas-Bretons.

La mort, en Basse-Bretagne, n'est pas une notion abstraite, c'est une personne : l'*Ankou*, accompagné de ses deux sœurs *Anken* (l'angoisse) et *Ankoun* (l'oubli). Pour Tanguy MALMANCHE (1) « il n'y a guère qu'une mince feuille de papier entre le monde des vivants, le nôtre, et celui des trépassés ». Et nous trouvons, dans *An Isild a-heul*, de P.-J. HÉLIAS :

ROZILI, barz-uhelverour Kerne.

Ma zad, ar barz Riwall koz, a zivenn n'eus treuzou ebed etre domani ar re veo ha hini ar re wendig da virviken. Ar re-mañ a jom er memez douarou ha ni, nemed n'emaint ket da weloud, war-bouez eun den meur bennag ha ne houzañv ket arnod ar maro. N'eus ket outo brezelourien hepken, med eun nebeud dilennidi o-deus kaset beteg penn tro-chañs ar galon. Siwaz, Bodaval, n'em-eus ket kaset anezi pell awalh. N'on ket gouest da lavaroud muioh dit (2).

ROZILI, barde, ministre de Cornouaille.

Mon père, le barde Rivalen le Vieux, dit qu'il n'y a pas de seuil entre le domaine des vivants et celui des éternels bienheureux. Ceux-ci habitent les mêmes terres que nous, mais ils sont invisibles, sauf certains héros qui ne subissent pas l'épreuve de la mort. Il ne s'agit pas seulement de guerriers, mais de quelques élus qui ont couru jusqu'au bout l'aventure du cœur. Hélas ! Bodaval je ne l'ai pas courue assez loin. Je ne puis t'en dire davantage (2).

Ceci explique le quasi naturel, dans ce conte, de l'apparition des deux défunts.

Les deux morts viennent se chauffer, car pour les Bas-Bretons, l'enfer : *an Ivern yen*, c'est le froid, l'absence, la négation, le vide. L'entrée terrestre de l'enfer, les Bretons la situaient au *Yeun Elez*, tristes marais des monts d'Arrée.

Après la révolte des Bonnets Rouges (1675), le père Maunoir fut chargé, par le gouvernement royal, de tenir en Bretagne une campagne de prédication, à la suite de laquelle une large fraction de la population adopta, entre autres, la conception méditerranéenne de l'enfer : les flammes, les braises, les diables à fourches.

(1) Tanguy MALMANCHE (1875-1953), grand auteur dramatique breton : *Marvailh an ene Naoneg*, *Gurvan*, *ar Marheg Estranjour*, *Ar Baganig*, *Salaun ar Foll*, *An Antekrist*.

(2) P.-J. HÉLIAS : *An Isild a-heul*, *Yseult Seconde*, éd. « Emgleo Breiz », 1969.

Sur la chapelle funéraire de *La Martyre* (1619), une inscription, en moyen breton, permet de saisir ce qu'étaient Mort et Enfer pour les Bretons.

« AN MARO, AN BARN, AN IFERN IEN,
PA HO SOING DEN E TLE CRENA
FOL EO NA PREDER E SPÉRET
GUELET EZ EO RET DECEDA. »

« *La mort, le jugement, l'enfer froid,
Quand l'homme y songe, il doit trembler
Fol est celui dont l'esprit ne réfléchit pas
En voyant qu'il faut décéder.* »



An daou dortig

Nonnig ha Gabig a oa daou dortig hag e oant mignoned o-daou. Kemenerien e oant, ha bemdez ez eent da labourad d'an tiegeziou war ar mēz, pephini en e du.

Eun nozvez, pa oa Nonnig o tistrei euz e zevez, diwezd eun tammig, digouezet e lann Penn-ar-Rohou, e klevas moueziou o kana evelhenn :

Dilun, dimeurz ha dimerher.

« Daoust ha piou a zo o kana evelse ? » eme Nonnig. Hag e tostaas goustadig. Sklēr a oa al loar, hag e welas kornandoned, dorn-ouzdorn, o tañsal e kelh hag o kana...

Ar hornandoned o weloud Nonnig a lavaraz dezañ :
« Deus da goroll ganeom. »

Ha setu eñ da drei ha da gana ganto :

Dilun, dimeurz ha dimerher.

« Ha goude ? » eme Nonnig. Gwall verr eo ho son.

— Goude ? N'eus ken.

— Penaoz ? Perag ne lavarit ket ivez : Ha diriaou ha digwener ?

— Ya 'vad ! a lavarjont oll se a zo brao-kaer. »

Hag int da gana neuze :

*Dilun, dimeurz ha dimerher,
Ha diriaou ha digwener.*

Ha da vond en-dro, en-dro...

Pa c'hoantaas Nonnig mond kuit, e lavarjont an eil d'egile :

« Petra a roim d'an den-mañ evid beza hirraet ha bravaet or zon ?
— Mar karit va didorta, ne houlenann ken diganeoh. »

Ha kercent e oe lammet e dort digantañ, hag e tistroas d'ar gêr skañv hag eun ha zoken pôtr koant.

En deiz war-lerh pa welas Gabig, e kontas dezañ penaoz e oa bet didortet.

« Mond a rin ivez, eme Gabig, emberr da noz da Benn-ar-Rohou, da weloud ar gorollerien-noz ». »

Pa erruas el laneg e oa adarre ar gornandoned o koroll hag o kana... Gabig a dostaas, hag e lavarjont dezañ : « Deus da goroll ganeom. » Ha setu Gabig dorn-ouzdorn ganto ha da goroll ha da gana eveldo :

*Dilun, dimeurz ha dimerher,
Ha diriaou ha digwener.*

« Ha goude ? a lavaraz Gabig.

— N'eus ken.

— Petra ?

— C'hwī a oar c'hoaz ?

— Ya da !

— O ! lavarit eta.

— *Ha disadorn ha disul.*

— O ! se n'eo ket mad, se ne glot ket. Or zonig a oa koant a-raog, ha n'eo ken bremañ...

— Petra a vo greet dezañ ?

— Lakaad dezañ tort egile ! eme unan.

— Ya, ya, lakaad tort egile war e hini ! »

Hag e vœ peget dezañ tort Nonnig war e hini hag e tistroas d'ar gêr, droug ennañ ha mezuz-braz, m'ho ped d'am hredi.

F.-M. LUZEL.
(*Kontadennou ar bobl e Breiz-Izel,*
éd. Le Goaziou.)

Les deux bossus

Nonnig et Gabig, deux petits bossus, étaient très amis... Ils étaient tailleurs. Chaque jour, ils allaient travailler dans les fermes, chacun de leur côté.

Un soir, Nonnig, qui s'était quelque peu attardé, revenait chez lui par la lande de Penn-ar-Rohou. Il entendit des voix qui chantaient :

Lundi, mardi, mercredi.

« Qui peut chanter ainsi ? » se dit Nonnig. Il s'approcha tout doucement. Il y avait clair de lune, et il vit des lutins, la main dans la main, dansant une ronde tout en chantant...

Voyant Nonnig, les lutins lui dirent :

« Viens danser avec nous. »

Et voilà Nonnig qui danse et qui chante avec eux :

Lundi, mardi, mercredi,

« Et après ? dit Nonnig. Elle est bien courte, votre chanson !

— Après, mais c'est tout.

— Comment ? Pourquoi ne dites-vous pas aussi : Et jeudi et vendredi ?

— Mais oui ! dirent-ils tous. Cela est très beau. »

Alors ils chantèrent :

*Lundi, mardi, mercredi,
Et jeudi et vendredi.*

Et ça tournait, ça tournait...

Quand Nonnig parla de les quitter, ils se dirent l'un à l'autre :

« Que donnerons-nous à cet homme qui a allongé et embelli notre chanson ?

— Si vous voulez bien m'enlever ma bosse, je ne vous demanderai rien de plus. »

Immédiatement, sa bosse lui fut enlevée. Et il s'en retourna chez lui, léger, droit, et même joli garçon.

Quand il vit Gabig, le lendemain, Nonnig lui raconta comment on lui avait enlevé sa bosse.

« Moi aussi, j'irai ce soir à Penn-ar-Rohou pour voir les danseurs de la nuit. »

Quand Gabig arriva dans la lande, les lutins étaient de nouveau à danser et à chanter. Il s'approcha d'eux et ils lui dirent :

« Viens danser avec nous. »

Gabig entra donc dans la ronde et chanta avec les lutins :

*Lundi, mardi, mercredi,
Et jeudi, et vendredi.*

« Et après ? dit Gabig.

— C'est tout !
— Comment ?
— Tu en sais plus long ?
— Oui, dame !
— Oh ! dis-le donc !
— *Et samedi et dimanche.*
— Oh ! Ce n'est pas beau, ça ne rime plus. Notre chanson, si belle auparavant, maintenant ne l'est plus...
— Que lui ferons-nous ?
— Lui mettre la bosse de l'autre ! dit l'un.
— Oui, oui, mettre la bosse de l'autre sur la sienne ! »
Et sur la bosse de Gabig fut collée celle de Nonnig. Et Gabig s'en retourna chez lui, en colère et tout honteux, je vous prie de me croire.

F.-M. LUZEL,
(*Kontadennou ar bobl e Breiz-Izel*,
éd. Le Goaziou.)

LES DEUX BOSSUS

Ce conte recueilli par LUZEL, met en scène, une fois encore, deux tailleurs bossus (voir pages précédentes : conte de Cadic et texte de Brekilien). Mais, ici, la revanche du peuple sur les tailleurs est le fait d'êtres imaginaires aux possibilités extraordinaires.

A partir du texte :

- *Les korrigans* :
Apparaissent-ils dans d'autres contes ? (Cf. *la Glotte des korrigans*, *Contes du meunier breton*, DIVANACH, tome 3, p. 46.)
- *Connaissez-vous en breton les noms des mois, des jours de la semaine, des saisons ? Sont-ils plus ou moins évocatifs qu'en français ?*
- *Lire le conte en langue bretonne aux élèves*, en animant la lecture, pour faire apparaître le sens général de l'histoire et celui des expressions et des mots, au cours du dialogue.
- *Comparer le texte breton et sa version française*, noter les différences de construction, la plus grande concision du texte breton.
- *Exposer*, en partant de là, quelques différences grammaticales. Exemple : l'article.
Aborder quelques cas de « bretonisme » et de « gallicisme ».
- *Interpréter scéniquement ce conte tout en dialogue.*

Bibliographie :

- *Contes du meunier breton*, par Marcel Divanach, trois recueils.
- *Langue bretonne* : méthodes et grammaires, consulter celles du Docteur TRICHAIRE et de Visant SEITÉ, éd. Emgleo Breiz.
- *Grammaire bretonne*, par Per TREPOS.
- Consulter également les Cahiers pédagogiques de *Skol Vreiz*.

Serviette et cavaliers

(*Krampouez — Crêpes — est un jeune homme idiot et fainéant. Sa fiancée lui a donné un morceau de la chemise de sa grand-mère...*)

« Par la vertu de la chemise de la grand-mère de Marie, je désire avoir de quoi manger : du lard, des saucisses, du pain blanc, de bonnes crêpes, comme en fait Marie, et aussi une bonne bouteille de cidre ! »

Et lard, saucisses, crêpes, pain blanc et cidre arrivèrent aussitôt, tout fumants et ayant un aspect des plus appétissants. Krampouez ouvrit tout grands les yeux et la bouche, et resta d'abord immobile d'étonnement. Puis il prit une saucisse, timidement, et comme s'il eût craint que ce ne fût pas une vraie saucisse, mais seulement l'apparence d'une saucisse. Il la porta à sa bouche : c'était une vraie saucisse ; et elle était délicieuse ! De même du lard, des crêpes, du pain blanc et du cidre, tout était excellent, et il n'avait jamais fait aussi bon repas...

Il se remit en route... Il rencontra bientôt un vieillard... qui lui parut tellement ivre, qu'il avait grand-peine à se soutenir sur ses jambes...

« Ce n'est pas la boisson... dit le vieillard, qui me fait trébucher de la sorte, mais je meurs de faim... »

— Si ce n'est que cela, grand-père, je puis vous soulager, vous allez voir. Et il retira son chiffon de sa poche... Et aussitôt des mets de toute sorte arrivèrent par enchantement. Quand ils eurent mangé et bu... le vieillard dit à Krampouez :

« Cède-moi ton chiffon, et je te donnerai mon bâton en échange.

— Moi, céder un trésor si précieux ?

— Si tu savais ce que c'est que mon bâton ! C'est une merveille comme il n'en existe pas une autre au monde. Il contient cinq cents petits compartiments dont chacun renferme un cavalier armé de toutes pièces. Toutes les fois que tu auras besoin d'aide ou de protection, tu n'auras qu'à dire :

« Bâton, ouvre-toi, sortez cavaliers ! »

« Et aussitôt, tu verras sortir les cinq cents cavaliers de leurs niches, pour venir te saluer, en te demandant :

« Qu'y a-t-il pour votre service, maître ? »

— Est-ce bien vrai ?

— Aussi vrai que ta serviette nous a donné un excellent repas... ».

Krampouez céda sa serviette en échange du bâton...

Tout en marchant, Krampouez se disait à lui-même :

« J'ai peut-être mal fait de céder ma serviette... Je voudrais bien la ravoïr... Je voudrais en même temps garder mon bâton... Mais... je n'ai qu'à envoyer les cinq cents cavaliers me chercher ma serviette ! »

A peine eut-il prononcé ces mots, que cinq cents cavaliers, magnifiquement montés et armés en sortirent.

Leur chef demanda à Krampouez, qui était immobile d'étonnement, la bouche et les yeux grands ouverts :

« Maître, qu'y a-t-il pour votre service ? Commandez, et comme vous direz il sera fait !

— Allez me chercher ma serviette, que le vieillard a emportée », balbutia le garçon.

Et les cinq cents cavaliers partirent aussitôt, au grand galop. Ils eurent bientôt atteint le vieillard, et ils lui enlevèrent la serviette, et la rapportèrent à Krampouez.

F.-M. LUZEL.

(*Contes populaires de la Basse-Bretagne*, éd. Maisonneuve, 1886, pp. 5-9.) (1)

SERVLETTE ET CAVALIERS

Conte recueilli par LUZEL.

A partir du texte :

• Rechercher les éléments de merveilleux dans ce conte.

• Voir comment, ici, le merveilleux se situe dans un domaine familier, quotidien, terre à terre même.

La chance favorise un garçon qui ne brille ni par l'intelligence ni surtout par la bonté, pas plus que par la loyauté. Il fait ce que le vieux aurait pu faire et n'a pas fait.

• Ce conte peut, lui aussi, se jouer, s'interpréter scéniquement, en laissant l'imagination régler la mise en scène (pour les éléments du merveilleux, les déplacements, la façon d'interpréter le vieillard titubant, etc.).

• Le repas, vocabulaire de la table.

Couverts, disposition, plats, composition, etc.

Les menus, sont-ils partout les mêmes, ont-ils toujours été identiques ? (Moyen Age, les épices, l'apparition du café, de la pomme de terre, etc.).

• Quels sont, en breton, les noms des repas ?

• Etudier le mobilier breton, la maison, les repas (ordinaire, les noces, les repas des grands travaux, cf. BREKILIEN, HÉLIAS). Dans la société traditionnelle bretonne, l'évolution de certaines pièces de ce mobilier, lit clos, vaisselier, etc. (Textes d'HÉLIAS : « Le lit clos », « l'Etat de grâce », *Devis d'un temps perdu*.)

Envisager, pour le mobilier moderne, une utilisation des motifs décoratifs des meubles bretons d'autrefois.

Bibliographie :

— *Politesse bretonne*, par P.-J. HÉLIAS, éd. Le Doaré.

— *Logis et Ménage*, par P.-J. HÉLIAS, éd. Le Doaré.

(1) En réédition.

Al leorig burzuduz adkavet

« Petra eo an dra-mañ ? eme ar martolod. — Petra eo ? Eur paour kêz koz, deut war an oad, ne deo mui evid bale, hag a zo douget gand e vab dall. Setu perag ez om digouezet diwezad. Mar karit rei deom ivez eun tamm krampouez, ni 'raio eur vad bennag evidoh, mar geller. — Souezet on e hellfeh prezeg. — Me hepken a hell prezeg. Me a zo roue war ar razed, ar gozed ha war al logod a zo en enez-mañ. »

Neuze ar martolod a ro d'an daou-mañ leiz o hov da zebri.

« Eur vaa a houlenfen ouzoh bremañ : kaoud a garfen eul leorig bian-bian a zo er maner, e bruched an aotrou. — Deport, eme ar raz, bremaig e welin. »

Neuze hemañ a laosk eur griadennig ha dioustu e teu eur pez raz, eur hoz hag eul logodenn d'e gaoud.

« Sad 'amañ, eme ar raz koz, eun den mad hag e-neus ezomm da gaoud eul leorig bian a zo er maner, e bruched an aotrou ; en noz, pa vezo en e wele, eo e rank beza kemeret digantañ. »

« Me, eme ar hoz, a doulo êz beteg ar gambr m'emañ. — Me, eme ar raz, a bigno war ar gwele. — Me ivez, eme al logodenn, a lakaio anezañ da strevia e-pad ma vezo ar raz o labourad da gaoud al leorig. — Mad deo neuze, eme ar martolod. Ma teuit a-benn, n'eo ket eun tamm ho-po diganin : bevet mad e viot diwar neuze, keit ha ma vevot. A-barz mond, evelato, e kav din e ve mad staga ouz gouzoug ar raz eur vuredadig pebr a zo ganin amañ. Al logodenn n'he-do nemed lakaad he lost enni, hag an aotrou a strevio ken na vezo distag dezafi. »

Ar hoz a skrabas hag a durias ker buan ha ker brao ma ne oe ket pell evid en em gaoud er gambr. War-dro hanternoz, ar raz hag al logodenn a bignas war ar gwele.

An aotrou hag an itron a rohe leiz o bouzellou.

« Deport, eme ar raz goustad d'al logodenn, ma hlebin em genou beg da lost, a-raog ma vezo red dit c'hoari gantañ. Bremañ en em laka war-nes sanko anezañ en e henou pa weli e tihuno. »

Hag ar raz da rei taol dant amañ, taol dant a-hont... Toullet eo roched an aotrou... Da beb taol dant a ro ar raz, an toull a gresk... Neuze e tihun an aotrou...

« C'hoari bremañ, logodenn ! » a lavar ar raz. Hag al logodenn dioustu ha sanko he lost pebret penn-da-benn e fronellou an aotrou, a ziroll da strevia, ken na gren ar gwele hag ar gambr gantañ :

« Strr ! Strr ! » — C'hoari 'ta, logodenn ! a lavar ar raz. — Strr ! Strr ! — Ha klañv oh ? eme ar vaouez. — Strr ! Strr ! — Deom kuit ! eme ar raz. Al leorig a zo ganin. — Strr ! Strr ! ».

Diwar Gab MILIN :
Gwechall-goz e oa, 1924.

Le petit livre merveilleux retrouvé

(Un jeune marin breton a découvert un petit livre qui permet à son propriétaire d'obtenir rapidement ce qu'il désire. Le jeune homme s'est marié avec la fille du roi. Celle-ci ne l'aime pas, lui vole le livre et s'enfuit, avec un ami, dans une île inconnue où ne vivent que des rats, des souris et des taupes. Grâce au Vent, le Breton retrouve l'île. Là il donne à manger aux rats et aux souris les restes d'une galette énorme, cadeau du Vent... Et...)

« Qu'est-ce que ceci ? dit le marin. — Qu'est-ce ? Un pauvre vieux, qui ne peut plus marcher, et que porte son fils aveugle. Voilà pourquoi nous arrivons en retard. Si tu veux nous donner, à nous aussi, un petit morceau de galette, nous ferons, à l'occasion, quelque chose pour toi. — Je suis étonné de t'entendre parler. — Il n'y a que moi à pouvoir parler ; je suis le roi des rats, taupes et souris de cette île. »

Le marin leur donne de sa galette tant qu'ils en veulent.

« Je vous demande maintenant un service : reprendre un tout petit livre qui se trouve au château, sur la poitrine du seigneur. — Attends ! dit le rat ; je vais voir si c'est possible. » Alors il lance un petit cri et aussitôt accourent un énorme rat, une taupe et une souris. « Voici, dit le vieux rat, un homme généreux qui veut ravoir un tout petit livre qui se trouve au château, sur la poitrine du seigneur ; c'est pendant la nuit, lorsque le seigneur dormira, qu'il faut lui reprendre le livre. »

« Moi, dit la taupe, je creuserai facilement une galerie jusqu'à la chambre à coucher. — Moi, je grimperai sur le lit, dit le grand rat. — Moi aussi dit la souris, et je ferai éternuer le monsieur pendant que le rat travaillera à reprendre le petit livre. — Bien ! dit le marin. Si vous réussissez, ce n'est pas un morceau de galette que je vous donnerai, mais vous serez bien nourris tous les jours de votre vie. Avant que vous partiez, je crois qu'il est bon d'attacher au cou du rat cette petite boîte de poivre. La souris n'aura qu'à y tremper sa queue et l'homme éternuera à en perdre l'esprit. »

En moins de rien, la taupe creusa une galerie jusqu'à la chambre à coucher. Vers minuit le rat et la souris grimpèrent sur le lit.

L'homme et la femme ronflaient tant qu'ils pouvaient.

« Attends, dit doucement le rat à la souris, que je passe ta queue dans ma bouche avant que tu t'en serves. Maintenant, mets-toi en place pour la lui fourrer dans la bouche dès son réveil. »

Et le rat donne de rapides coups de dents, à droite, à gauche... La chemise du seigneur est vite déchirée. A chaque coup de dent, le trou s'agrandit... Alors, l'homme se réveille... « A toi de jouer maintenant, souris ! » dit le rat. Rapidement la souris fourre toute sa queue recouverte de poivre dans le nez de l'homme qui se mit à éternuer si fort que le lit et la chambre en tremblent :

« Strr ! Strr ! — Vas-y encore, dit le rat. — Strr ! Strr ! — Es-tu malade ? dit la femme. — Strr ! Strr ! — Allons-nous-en ! dit le rat ; je tiens le petit livre. — Strr ! Strr ! ».

Gab. MILIN,
Gwechall-goz e oa, 1924.

LE PETIT LIVRE MERVEILLEUX RETROUVÉ

L'auteur :

Gab MILIN, né le 3 septembre 1882 à Saint-Pol-de-Léon, de parents cultivateurs, fut élevé, à partir de 6 ans, par son oncle, recteur de Santec. Elève au collège de Saint-Pol, puis au grand séminaire de Quimper, le jeune homme quitta celui-ci et vint travailler comme employé de bureau au port de Brest. Là, il eut l'occasion de rencontrer des ouvriers venus de la Bretagne entière, et recueillit auprès d'eux les contes qu'il publia, en 1870, avec le colonel Troude, sous le titre *ar Marvailher bre-zounek*. On lui doit aussi d'autres ouvrages comme *Marvailhou grac'h kor. Furnez ar geiz*, etc. Après avoir été pendant un an (1883-1884) directeur de *Feiz ha Breiz*, G. Milin, retiré à l'île de Batz, dont il fut le maire pendant quelque temps, se consacra entièrement au breton et, quand il mourut en 1895, il laissait plusieurs œuvres non éditées.

L'œuvre :

Gwechall-goz e oa, recueil de quatre contes :

- « Mab roue an Hiberni » (le Fils du roi d'Hibernie),
- « Ar Pesketaer bihan » (le Petit Pêcheur),
- « Al Leorig burzuduz » (le Petit Livre merveilleux),
- « Ar Pevar Zroad bioc'h » (les Quatre Pieds de vache).

Ce recueil fut édité en 1924 (près de trente ans après la mort de l'auteur) grâce à François Vallée.

A partir du texte :

• *Etude d'animaux* (rat, souris, taupe), observer l'habitat, la nourriture. Ces animaux sont-ils utiles ou nuisibles ? Particularités de chacun d'eux ? Comment sont-elles mises au service du jeune marin ?

• *Imaginez la fin de l'histoire* et racontez-la, soit oralement, soit par écrit.

• *Dessinez, peignez :*

- les animaux géants et le marin sur l'île,
- la galette énorme,
- ou toute autre scène du conte.

• *Le texte breton*. A partir du texte, étudiez les noms bretons de :

- la souris : *al logodenn*, pluriel *logod*,
- du rat : *ar raz*,
- la taupe : *goz*, *ar hoz*.

Enquête :

(Auprès des parents, grands-parents, anciens.)

• *Remarquer quelques constructions :*

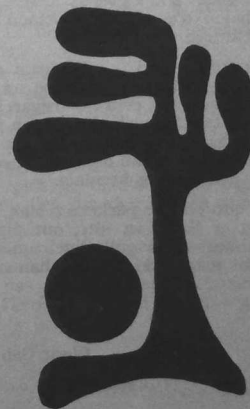
- *souezet on* : étonné je suis,
- *kaoud a garfen* : avoir j'aimerais,
- *mad eo* : c'est bien,
- *eme ar raz koz* : dit le rat vieux,
- *eme ar hoz*,
- *eme al logodenn*,
- *eme ar martolod*.

• *Demander aux élèves* de relever, dans le texte breton, toutes les constructions de ce type.

• *Aborder un point de grammaire* comme le complément de nom dont la construction n'est pas la même en breton et en français.

Exemples :

- *leor Jakez* : (le) livre (de) Jacques,
- *toenn an ti* : (le) toit (de) la maison,
- *ti Yann* : (la) maison (de) Jean.



Ar pesketaer bian

« Sada eur pesk, eme ar pôtr, am-eus paket en aot, n'eus ket pell ; fresk-beo eo c'hoaz. — Piou, eme ar verh, e-neus lavaret dit digas anezañ amañ ? — Den ebed. Deut on va-unan, evel an dro genta... — Ha petra az-peus bet evid da besk neuze ? — Bennoz Doue. — En dro-mañ ne jomi ket war bennoz Doue. Del ! sada tri hant skoed hag ar yalh. Kas anezo d'az tad a zo paour evid doare... Arabad lavaroud ez pe bet netra diganin. »

Hag ar briñsez mond da gaoud ar roue ha dond gantañ d'an traoñ da gaoud ar pesketaer bian. — Deut out adarre, va fôtr ? Mad az-peus greet, rag ma n'ez-peus bet netra er wech kenta, en dro-mañ ne di ket goull d'ar gêr : del tri hant skoed evid da besk. — Bre-mañ, eme ar verh yaouank, e ranki en em viska kempennoh en dro genta ma teui. Mond d'ar skol a ranki ha deski mad, ha me, neuze, am-mo soñj ahanout. »

Ar pôtr a zistroas laouen d'ar gêr, leun e hodell baour a aour hag arhant. Evel e oa lavaret dezañ e reas : mond a reas d'ar skol ha deski muia ma helle. Evelato ez ee a-wechou da besketa, hag, eun devez m'e-noa paket eur pesk, kalz kaeroh eged an daou genta e-noa kaset d'ar roue, ez eas gantañ adarre.

En dro-mañ 'oa kempenn ha, dre ma 'z oa eur pôtr brao, hardiz oa a-hend-all. Merh ar roue, p'her gwelas adarre er hiz, ne voe ket evid miroud ouz he halon d'e garoud. Gweloud a eure anezañ, ha dioustu e tiskennas d'ar red d'e gaoud.

« Deut out adarre 'ta ? emezi. — Ya, eme ar pôtr. N'oa ket evid ankounac'haad ho madelez, hag evid se on deut da zigas eur pesk deoh adarre : n'em-eus ken evid ho trugarekaad. — A-walh eo. Gweloud a ran ez out bremañ gwisket kempenn hag eur pôtr koant ahanout. Pa n'ankounac'haez ket ahanon, me n'az ankounac'hain ket ivez. Kemer ar pevar hant skoed-mañ diganin, ha na lavar ger ; digand va zad ez-po ivez eun dra bennag bremaig. »

Ar roue, pa glevas edo eno ar pesketaer bian, a lakaas rei dezañ ivez pevar hant skoed. « Sada, va fôtr, out pinvidig en da zere ; arabad dit lezel an arhant-se da goll. Evel em-eus lavaret kê d'ar skol, ha, pa vezi desket mad, e klevi ano ahanon-me. »

Diwar Gab MILIN.

(Gwechall goz e oa, éd. Le Goaziou.)

Le petit pêcheur

(Un jeune garçon a apporté son premier poisson au roi. Celui-ci l'en a remercié. Quelque temps plus tard, il revient au palais avec un second poisson. Et la fille du roi le voit et vient le recevoir.)

« Voici, dit le garçon, un poisson que je viens de prendre ; il est frais, comme vivant. — Qui, dit la fille, t'a dit de venir l'apporter ici ? — Personne. Je suis venu de moi-même comme la première fois... — Et que t'a-t-on donné alors ? — Un merci. — Cette fois tu auras plus qu'un merci. Tiens, voilà trois cents écus avec leur bourse. Porte-les à ton père qui doit être pauvre, semble-t-il. Il ne faut pas que tu dises que je t'ai donné quelque chose. »

Et la princesse alla trouver le roi avec qui elle redescendit trouver le petit pêcheur. « Tu es encore venu, mon garçon ? dit le roi. Tu as bien fait, car si tu n'as rien reçu la première fois, cette fois-ci tu ne t'en retourneras pas les mains vides. Prends ces trois cents écus pour ton poisson. — Maintenant, dit la jeune fille, il te faudra t'habiller plus proprement lorsque tu reviendras. Il te faudra aller à l'école et bien étudier, et moi, alors, je me souviendrai de toi. »

Le garçon revint chez lui, tout joyeux, sa pauvre poche pleine d'or et d'argent. Comme on le lui avait demandé, il alla à l'école et étudia du mieux qu'il put. Cependant, de temps en temps, il retournait à la pêche, et une fois qu'il avait pris un poisson bien plus beau que les premiers, il revint au palais.

Cette fois, il était bien habillé, et, puisqu'il était beau garçon, il n'était pas timide.

La fille du roi le voyant entrer ainsi ne put empêcher son cœur de l'aimer, et tout de suite, en courant, elle descendit à sa rencontre. « Tu est donc revenu ? dit-elle. — Oui, dit le garçon, je ne pouvais oublier votre bonté, aussi je vous apporte encore un poisson ; je n'ai pas d'autre moyen pour vous remercier. — C'est bien ainsi. Je vois que tu es bien habillé et beau garçon. Puisque tu ne m'oublies pas, moi non plus, je ne t'oublierai pas. Accepte de moi ces quatre cents écus et n'en dis rien ; et de mon père tu auras aussi quelque chose. »

Le roi quand il apprit que le petit pêcheur était là lui fit donner aussi quatre cents écus. « Mon garçon, te voilà riche suivant ta condition : il ne faut pas que tu laisses cet argent se perdre ; comme je te l'ai dit, va à l'école, et quand tu seras bien instruit, tu entendas parler de moi. »

D'après Gab MILIN.

(Gwechall-goz e oa : C'était autrefois...)

LE PETIT PÊCHEUR

A partir du texte :

- Essayer de traduire, picturalement ou par écrit, l'ambiance (criée, marché, port).
- Demander aux élèves d'imaginer la suite de l'histoire, ou de la lire dans *Gwechall-goz e oa*.

A partir du texte breton :

Pesk, en breton = poisson.

- Rechercher des mots construits à partir de *pesk*, exemples :

- *pesked* : poissons,
- *pesketa* : pêcher,
- *pesketaer, pesketour* : pêcheur,
- *pesketourien* : pêcheurs.

- Rechercher (enquêtes) auprès des parents, des grands-parents, marins-pêcheurs, les noms bretons des poissons.

Ces noms varient selon les régions et les ports :

- *brezel (brezilli)* : maquereau (*brel, brilli*, en pays bigouden),
- *meill* : mulet,
- *meill-ruz* : rouget,
- *lizenn, tarzenn* : plie,
- *garlizenn (ou seillen)* : sole,
- *eog* : saumon,
- *dluzenn* : truite.

- Mener pour ce texte une étude des constructions et expressions simples, similaires à celles proposées pour le texte précédent.

- Remarquer l'adjectif composé : *fresk-beo* = frais vivant, frais comme vivant.

- Se renseigner auprès des parents, grands-parents, amis, pour trouver des adjectifs composés de cette manière, et ayant ou non un équivalent exact en français. Exemples :

- *melen-beuz* : jaune buis,
- *melen-aour* : jaune d'or,
- *gwenn-kann (kann : éclat)* : candide en français.
- *maro-mik* : tout à fait mort,
- *meho-dall (mezo-dall)* : ivre à ne plus voir, etc.

Et puisqu'il s'agit d'un texte relatif à la mer, s'attarder sur l'adjectif extrêmement évocateur : *pinvidig-mor*, partir de lui pour, en commun, établir un inventaire de la mer ; ses richesses, sa beauté, sa faune, sa flore. Considérer les plaisirs et les ressources qu'elle offre, son rôle économique, social, humain, le danger qui la menace par les pollutions. L'avenir que l'océan pourrait offrir à la Bretagne.

- Illustrer cet inventaire par une monographie collective, un dessin, une peinture, une fresque, un projet de vitrail.



Ar Hastellinad o kas an amzer en-dro

(Krapig, euz Kastellin, a glemme atao euz an amzer. Pignad a ra eta beteg ar Baradoz evid lavaroud e zoñjou da zant Barnebaz ha da zant Medarz, a gas anezah da gaoud an Aotrou Doue.)

Krapig, goude beza stouet e benn dirag Mestr an Neñv hag an Douar, a lavar dezañ e glemmou.

« Ar pezh a zo sur, emezañ goude, ma karfeh, Aotrou Doue, karga eul labourer-douar da gas an amzer en-dro, ne vefe ket greet kement a glemmou ha ma reer bremañ.

— Mad eo, eme an Aotrou Doue. Pegwir emañ te eo a gargan euz an amzer e-pad c'hweh miz... »

An daou zent, neuze, a gas ar Hastellinad da gambr an amzer er Baradoz.

En daou du d'ar gambr e oa lasou a-istribill. A-zindan al lasou e oa skrivet : "avel", "glao", "arne", "amzer vrao", "erh", "kazarh", "reo", "skorn", "frim"...

« Te, sell, eme dezañ an daou zant, n'az-peus netra d'ober nemed sach a war al lasou evid kaoud ar pezh a zo skrivet dindanno. »

Hag int er-méz...

Krapig, a hellit kredi, a zo lorr ennañ. Selled a ra ouz al lasou an eil goude egile. Hag evid eun esa ha netra ken, e sach warno beb eil. Ha da viz mé e lakaas da goueza erh e Kastell, kazarh e Montroulez, glao puill e Kastellin, frim e Kemper, ha skorn e Kemperle. Kement-se avad n'oa nemed eur c'hoari. En em lakaad a reas neuze da ober e vicher nevez a-zevri.

Koulskoude ar c'hweh miz a oa trémenet... An daou zant a zistroas... ha Krapig a ziskennas war an douar.

Pa voe gwelet o tiskenn, eur bern tud a redas beteg ennañ.

« Den sod, a lavarjont dezañ, emañ kollet eost ar bloaz-mañ ganez... Pa veze red glao ez-peus roet heol tomm ; pa veze red heol tomm, ez-peus roet yenijenn. N'ez-peus ket a vez?... »

Med ar merhed yaouank eo a youhe ar muia. Deiz pardon Kastellin, diouz ar mintin, e ree eun heol euz ar re gaerra. Ha e-pad ar brosesion e reas eur glao spontuz ma oant lakeet oll evel maskaradennou.

Evid troha berroh, e lavarint deoh ne glemmas mui Krapig nag euz ar glao nag euz an amzer vrao.

Diwar K. JEZEGOU.
(E korn an oaled.)

Le Châteaulinois, maître du temps

(Krapig, de Châteaulin, se plaignait toujours du temps. Il monte donc au ciel pour faire ses remarques à saint Barnabé et à saint Médard, qui l'envoient trouver Dieu le Père.)

Krapig, après s'être incliné très bas devant le Maître du Ciel et de la Terre, lui dit son mécontentement.

« Ce qui est certain, dit-il, ensuite, c'est que, Seigneur Dieu, si vous vouliez bien charger un paysan de « mener le temps », on n'entendrait pas de plaintes comme maintenant.

— Bien, dit Dieu. Puisque tu es ici, c'est toi qui prendras la direction du temps pour six mois. »

Les deux saints conduisent alors le Châteaulinois à la chambre du temps au Paradis.

Des fils pendaient à tous les murs de cette chambre. Sous les fils on voyait écrit : Vent, pluie, orage, beau temps, neige, grêle, gelée, glace, verglas...

« Regarde, disent les saints à Krapig. Tu n'as qu'à tirer sur les fils l'un après l'autre. » Et, pour essayer, et rien de plus, il tire sur chacun d'eux à tour de rôle. Et au mois de mai, il neigea à Saint-Pol, il grêla à Morlaix, il tomba sur Châteaulin une pluie torrentielle. A Quimper il y eut du verglas, et à Quimperlé de la glace. Mais cela n'était qu'un jeu. Krapig se mit pour de bon à exercer ses nouvelles fonctions.

Cependant les six mois s'étaient écoulés... Les saints Médard et Barnabé revinrent à leur poste. Et Krapig redescendit sur terre. Quand on le vit revètir, une foule de gens courut à sa rencontre...

« Idiot, lui dirent-ils, la récolte est perdue par ta faute. Quand il fallait de la pluie, tu as fait briller un soleil ardent ; quand il fallait du soleil, tu nous a donné du froid. Tu n'as pas honte ? »

Mais ce sont surtout les jeunes filles qui criaient le plus fort. Au matin du Pardon de Châteaulin, le soleil était magnifique. Et voilà que pendant la procession, il tomba une averse épouvantable qui les transforma en « mardi-gras ».

Pour être bref, je vous dirai que jamais plus Krapig ne se plaignit ni de la pluie ni du beau temps

d'après K. JEZEGOU.

(E korn an oaled : Au coin du feu.)

LE CHATEAULINOIS, MAITRE DU TEMPS

Ce conte est un de ceux que publia, en 1923, l'abbé Christophe Jézégou. Né à Plounéventer en 1864, l'abbé Jézégou fut vicaire à Châteaulin. Il publia *ar Rimadellou* (comptines) de Quéré, une histoire de Châteaulin (en français), un recueil de contes en 1909, et *E korn an oaled*, en 1923.

A partir du texte :

- *Etudier* quelques villes du Léon et de Cornouaille : Châteaulin, Saint-Pol-de-Léon, Lesneven, Landerneau, Morlaix, Quimper, Carhaix, Pleyben, Pont-l'Abbé, etc.

Et d'autres du Trégor, du Pays de Vannes : Tréguier, Guingamp, Auray, Lorient, Hennebont, Quimperlé, etc.

- *Où sont situées ces villes ?* Cartographier-les, en essayant de traduire sur la carte, l'importance économique, sociale, administrative qu'elles ont aujourd'hui.

- *Se pencher* sur l'histoire de ces villes. Leur évolution, les monuments qui s'y dressent.

- *Quels sont les noms bretons de ces villes ?*

LE TEMPS :

- *Etudier le vocabulaire* se rapportant au temps dans le texte. Trouver en langue bretonne des termes et expressions, des dictons et d'autres contes peut-être, concernant le temps.

- *Aborder quelques notions* de climatologie, de météorologie.

- *Essayer de voir* comment le climat influe sur le sol, la nature, les hommes.

- *Est-ce que le temps est favorable pour tout le monde aux mêmes moments ?* Trouver des réflexions au sujet du temps faites par des touristes, des agriculteurs, des ouvriers, des commerçants. Discuter, commenter ces réflexions.

- *Etudier l'humour, la fantaisie* dans ce conte (les saints qui font le temps, la chambre du temps au paradis).

- *Qui sont saint Médard, saint Barnabé ?* (Ecouter la chanson des Frères Jacques : *A la Saint-Médard.*)

- *Imaginer* ce que nous aurions fait à la place de Krapig (paragraphe, rédaction).

- *Le pardon en Bretagne.* Qu'est-ce ? Qu'y voit-on ? Quels sont les célèbres pardons du pays ?

- *Décrire un pardon* en un paragraphe, une rédaction, ou par une peinture, un dessin.

- *Dessiner, peindre* la chambre du temps, en laissant l'imagination guider la réalisation.

- *S'attarder* sur la sagesse qui émane de ce conte. Un homme est incapable de régenter une affaire aussi complexe que le temps. Krapig, maître du temps, n'a pensé qu'à ses choux et à ses salades de Châteaulin, oubliant le reste du monde. Il était incapable d'assumer une tâche aussi générale, de se hausser à une vision et à une conception globale du temps. Cela est l'affaire des forces naturelles très difficiles à comprendre et, pour les Bretons, c'était l'affaire de Dieu et des saints.

Ce texte nous montre aussi que, pour les Bretons, le monde des vivants et celui de Dieu et des saints étaient proches. (Cf. conte de LE BRAZ : *Mettez votre pied sur le mien.*)



Eun nebeud krenn-lavariou

- 1 Gand kolo hag amzer
E vera ar mesper.
- 2 En noz e kemerer ar ziliou.
- 3 N'eo ket gand an daboulin e vez paket ar had.
- 4 Ar haz a vourr o logota
Hag ar hi o konikleta.
- 5 Digand mignon eo gwell kaoud dour
Eged gwin digand enebour.
- 6 Gortozit an noz evid lavaroud eo bet kaer an deiz.
- 7 To
pa ri ti
— pa ri ti
to
- 8 Falla ibil a zo er harr a wigour da genta.
- 9 Red eo sevel mintin mad
'Vid paka louarn pe had.
- 10 Ar bank en tan ne lakaer ket
Dre ma vez an alhwez kollet.
- 11 Mui a win a zispigner er pardonioù
Eged a goar.
- 12 Madou 'zeu ha madou 'ya,
Evel moged, evel peb tra.
- 13 Al laouenan a gar atao
E doen ha kornig e vro.



Quelques proverbes

- 1 Avec de la paille et du temps
les nêles mûrissent
- 2 C'est durant la nuit que l'on prend les anguilles.
- 3 Ce n'est pas en jouant du tambour que l'on attrape le lièvre.
- 4 Le chat aime à chasser les souris
et le chien à courir les lapins.
- 5 Mieux vaut recevoir de l'eau d'un ami
que du vin d'un ennemi.
- 6 Attends le soir avant de dire que la journée a été belle.
- 7 Si tu bâtis maison,
couvre-la.
- 8 La plus mauvaise cheville est celle qui grince toujours la première.
- 9 Il faut se lever de bon matin
pour attraper renard ou lapin.
- 10 On ne jette pas le coffre dans le feu
parce que la clé en a été perdue.
- 11 Aux pardons on dépense
plus de vin que de cire.
- 12 La richesse vient, la richesse s'en va,
comme la fumée, comme toute chose.
- 13 Le roitelet aime toujours
son nid et son petit pays.

Ces proverbes ont été recueillis par Brizeux.

COMMENTAIRES SUR QUELQUES PROVERBES

Les proverbes bretons ne sont que l'expression de la sagesse populaire-universelle, expression adaptée aux caractères culturels et linguistiques de la Bretagne. Ainsi cette sagesse (*furnez*) prend évidemment ses comparaisons, ses formes imagées, dans l'univers où vivent les gens qui l'expriment.

- 1 Les nêles ne deviennent blettes — et mangeables — qu'après un long mûrissement dans la paille.
De même, il faut savoir attendre avant de pouvoir savourer le fruit de son travail, de voir le progrès dans la formation de la personnalité des jeunes.
Ou : Les difficultés — comme les nêles — s'amollissent avec le temps et un milieu favorable.
Ou : Tout arrive à qui sait attendre.
- 2 Les anguilles ne sont pas faciles à prendre. Prudence et adresse, choix des circonstances favorables sont nécessaires pour réussir.

- 3 La discrétion s'impose quand on a affaire à quelqu'un toujours sur ses gardes.
- 4 Chacun suit son penchant, sa nature, son attrait (voir le dernier alinéa du texte : *Hélas! les bêtes...*).
Logota et *konikleta* sont des verbes de « cueillette ». On les forme à partir du pluriel de l'objet que l'on cueille. Ici *logo!* (souris) et *konikled* (lapins). De même formation : *keuneuta* (ramasser du bois à feu), *kistina* (cueillir des châtaignes).
- 5 Ce n'est pas le don qu'il faut considérer, mais le donateur. Votre ennemi peut bien faire des frais afin de pouvoir mieux vous attraper ensuite.
- 6 Les jugements trop rapides sont souvent démentis par les événements.
- 7 C'est le proverbe latin *Age quod agis*, que traduit le français *Fais ce que tu fais* (Ne laisse pas une besogne inachevée).
Souvent le proverbe breton s'exprime par une forme redoublée : *To pa ri ti, pa ri ti to*; ou encore : *To pa ri ti, pa ri falz troad-hi* (Quand tu fabriques une faucille, mets-lui un manche). *To* est le radical et la deuxième personne du singulier de l'impératif du verbe *tei* (couvrir d'un toit). On le retrouve dans le nom composé *plouz-to* (paille pour toit de chaume) et dans le nom *toenn* (toit). Ce proverbe est un exemple de la concision classique dans les proverbes. Sont éliminés tous les mots qui ne sont pas indispensables (articles, prépositions...). La phrase complète serait : *Pa ri eun ti, to anezan*.
- 8 En français, on parle de *roue* au lieu de *cheville*.
- 9 Pour la rime, on a traduit *lapin* au lieu de *lièvre*. On pourrait dire : « A malin, malin et demi. » ou « Il faut savoir saisir l'occasion, ne pas rester les deux pieds dans le même sabot. »
- 10 Ce n'est pas parce qu'il manque quelque chose qu'il faut rejeter l'ensemble d'une œuvre.
- 11 *Goar*, mutation de *koar* (cire). Ce proverbe est la constatation d'une réalité : les pardons — et ce n'est pas d'aujourd'hui — sont plus occasion de réjouissances matérielles (symbolisées par *gwin*) que de pieuses cérémonies (*koar*, des cierges).
- 12 Un autre proverbe dit, *Avel, aveliou, oll avel* (Vents, vents, tout n'est que vents). On pensera à la Bible : « Vanité des vanités, tout n'est que vanité. » Même la richesse que l'homme est souvent porté à considérer comme une valeur sûre. Alors que...
- 13 Les richesses du roitelet sont bien médiocres; mais elles lui tiennent à cœur! On garde toujours un sentiment d'affection particulier pour les lieux de son enfance, même si ces lieux n'ont, aux yeux des autres, que pauvre apparence.



QUELQUES AUTEURS CONTEMPORAINS

Siwaz ! al loened ne gomzont mui !

Piou an desketa en ti ?

« Me », a respontas ar hi.

Rag gouzoud a rit, gwechall al loened mud a gomze kenkouz hag an dud, ha c'hoant braz am-eus da lavaroud : gweloh.

ALANIG AL LOUARN n'e-noa ket e bar da liva gevier fin, ha JOB AR BLEIZ da zisplanta gevier groz. Mez an amzer-ze a zo tremenet, siwaz ! hag al loened o-deus moarvad dizesket meur a dra...

Eo, ar hegeded, pa vezont distagellet mad, a zeu a-benn da zrailla meur a gomz, ha klevet em-eus unan anezo en eun ostaleri a Vro-Leon o lavaroud da gement den a zeue en ti : « Mezier brein ! mezier brein ! »

Paour-kéz kegin ! n'he-deus ket bet a chañs, rag eur martolod yaouank (mezo-dall e gwirionez) ouz he hlevoud o hopal dezañ : « mezier brein ! mezier brein ! » a yeas droug ennañ, a daolas e grabanou war al labous paour, a blantas tro en e houzoug, hag a drohas dezañ e ganaouenn e ker berr amzer ha lavaroud : ouf !

Nann ! siwaz ! al loened ne gomzont mui evel diagent. Kollet eo ganto, o feson, o oll zeskadurez. Ne jom ganto eun tamm skiant-prenet... ha prenet aliez diwar o houst ha diwar o brasa damant. Bremañ emañ amzer ar moto, an oto, ar vilo, ar harr-nij, ar marh-du, ar marh-dre-dan. Evid ar marh pevarzroadeg, 'm-eus aon ne vo mui kavet implij dezañ bremaig nag ouz karr nag ouz alar ; implij e ti ar higer, ne lavaran ket.

Ma houlenann eta diganeoh piou eo an desketa en ti, ne vezin respontet na gand ki na gand kaz, evel en amzer goz. Ar hi a zo o redeg louarn pe o redeg gad, hag ar haz o logota.

Hélas ! les bêtes ne parlent plus !

Qui est le plus savant dans la maison ?

« Moi », répondit le chien.

Vous le savez, autrefois les animaux, aujourd'hui muets, parlaient aussi bien que les hommes, et j'ai bien envie de dire : mieux.

Alanig le RENARD n'avait pas son pareil pour vous conter de malicieux mensonges et Job le LOUP pour croire des menteries grosses comme le bras. Mais ce temps est fini, hélas ! et les animaux ont probablement oublié beaucoup de choses...

Cependant les geais, quand ils ont la langue bien déliée, arrivent à articuler, plutôt mal que bien, de nombreux mots. J'en ai entendu un, dans un café du Léon qui disait à chaque client qui entrait :

« Sales ivrognes ! Sales ivrognes ! ».

Pauvre geai ! il n'a pas eu de chance, car un jeune marin — saoul à n'y plus voir — en l'entendant lui crier : « Sales ivrognes ! » se fâcha tout rouge, se jeta sur le pauvre oiseau, lui tordit le cou et lui coupa le sifflet sans lui laisser le temps de dire ouf !

Non, hélas ! les animaux ne parlent plus comme autrefois, ils ont dû oublier tout ce qu'ils avaient appris. Il ne leur reste qu'un peu d'expérience qui leur a coûté cher. Aujourd'hui, c'est le temps de l'auto, du vélo, de l'avion, de la locomotive, de la moto. Quant au cheval à quatre pattes, j'ai bien peur qu'on ne lui donne plus charrue ou charrue à tirer. Il ne lui restera qu'à se présenter chez le boucher.

Si donc je demande qui est le plus savant dans la maison, ni chien ni chat ne me répondront comme autrefois. Le chien court après renard ou lièvre, et le chat chasse la souris.

Jakez RIOU.

(An Ti satanazet, Skridou Breiz,
Brest, 1944.)

HÉLAS ! LES BÊTES NE PARLENT PLUS !

L'auteur :

Jakez RIOU (1899-1937) est né à Lothey, au bord de l'Aulne, non loin de Châteaulin. Son père était carrier d'ardoises « au pays des collines bleues ». Il fit ses études chez les Pères de Picpus en Espagne. Après son service militaire, pendant lequel il vit sa santé compromise, il renonça à la vie religieuse et se consacra aux lettrés bretonnes.

L'œuvre :

— *Geotenn ar Werhez*, recueil de nouvelles, rassemblées par son auteur sous le titre de la première d'entre elles (l'Herbe de la Vierge).

— *Troiou-kamm Alanig al Louarn* (les Tours "boîteux" d'Alain le Renard).

— *Lizer an hini maro* (la Lettre du mort).

— *An Ti satanazet* (la Maison hantée).

— *Nominoe-oe!* Chef-d'œuvre d'humour et de sensibilité écrit dans une langue souple et riche. Ironie et merveilleux s'y mêlent pour raconter les suites imaginaires de la victoire que Nominoë, roi des Bretons, remporta en 845 à Ballon, près de Redon, sur les troupes du roi franc Charles le Chauve (1).

Mais les personnages principaux de toute l'œuvre de Jakez Riou demeurent le pays de Lothey et la vallée de l'Aulne.

« An ti satanazet » :

C'est un divertissement inspiré à la fois des *soniou* populaires de la Bretagne et des romans picaresques espagnols. Sous la fiction romanesque, on trouve partout le pays natal et les hommes si chers à J. Riou qui écrit dans une langue colorée, avec le souci de ne pas s'éloigner des sources populaires où ses petits drames prennent racines. Un humour parfois féroce, une sensibilité exquise, un sens aigu du symbole caractérisent ce « prophète venu nous révéler quelque merveilleuse nouvelle et parti sans avoir eu le temps de dire son secret ».

A partir de ce texte :

• Rechercher contes, fables, *soniou* mettant en scène les animaux et noter ce qu'ils disent « mieux que les hommes » (dictons, proverbes...).

• Au temps de l'auto, du vélo, de l'avion, de la locomotive, de la moto, les hommes écoutent-ils encore les animaux (recherche dans romans, journaux, émission de télévision)?

• Ces *monstres saints du nouvel âge* (cf. texte de P.-J. HÉLIAS) parlent-ils aussi aux hommes ?

• Dans les fables, les animaux ont reçu des noms : *Alain le Renard*, *Alanig al Louarn*, *Marharid Gouzoug-Hir*. Rechercher ces noms (français et bretons).

• *Etude d'oiseaux*. Rechercher des oiseaux du pays (noms français et bretons, description, endroit habituel du nid).

Alhoueder : alouette, *barged* : buse, *kefeleg* : bécasse, *strinkerezig-dour* : bergeronnette, *beufig* : bouvreuil, *bran* : corbeau, *houad* : canard, *pabor* : chardonneret, *pempkewnneg* : caille, *kaouenn* : chouette, *sparfel* : épervier, *tred* : étourneau, *rouzard* : fauve, *drask* : grive, *gwemili* : hirondelle, *eostig* : rossignol, *laouenanig* : roitelet, *boh-ruzig* : rouge-gorge, *filip*, *golvan* : moineau.

(Ces noms peuvent varier suivant les terroirs.)

• D'autres œuvres mettent en scène des animaux. Exemples :

— les *Fables* (de LA FONTAINE),

— les *Fables* (de Potr TRÉOURE),

— les *Contes du Chat perché* (Macel AYMÉ),

— *Réclamation chez les oiseaux* (TRELLU), Contes des montagnes Noires

et des monts d'Arrée,

— le *Roman de Renard*,

— *Alanig al Louarn*, etc.

(1) Une réédition de *Nominoe-oe!* vient de paraître dans la revue littéraire *Brud*, qui donne en même temps une étude sur l'œuvre de P.-J. Hélias.

Euzviled santel an nevezadur...

Neuze e savas din, diwar eun dremmwel nevez,
Euzviled santel an nevezadur,
Ar hirri-tan, ar hirri-nij,
Ar ardivink evid an ed,
Ar gaz er pod hag ar goulou en orjal,
An neud orjal a dag saout
Hag o dalh da beuri er park
Abaoc ma 'z eo ar bugel bachelour ;
Ar ribod da walhi al lien
Gand an armel da glera dour ;
An deiziou laosk heb deiz Sant-Jelvestr
Hag an Itron nevez degouezet,
Anvet ganeom Sekurite Sosial...

LES MONSTRES SAINTS DU NOUVEL AGE

Alors, j'ai vu surgir d'un nouvel horizon
Les monstres saints du nouvel âge,
Les chars-à-feu, les chars-volants,
Les mécaniques pour le blé,
Le gaz en pot et la lumière en fil,
La lumière qui mord le flanc des vaches
Et les contient au vert du champ
Depuis que les pâtres sont bacheliers ;
La baratte à laver le linge
Avec l'armoire à geler l'eau,
Les congés payés sans la Saint-Sylvestre
Et la nouvelle Notre-Dame
Qui a pour nom Sécurité Sociale...

Per-Jakez HÉLIAS.

(Maner Kuz, éd. Sylvaire, Paris, 1964.)

Ar gwesklev hag an ejenn

— Voici une fable de Paotr TREBOURE (abbé A. Konk, 1874-1952), auteur de poésies et de chansons, qui reprend, avec précision et finesse, une fable de La Fontaine, et *Alanig al Louarn*, Alain le Renard, aux cent tours tel que l'a repris Visant SEITÉ.

Eur gwesklev 'welas war ar prad
Eun ejen braz ha maget mad.
Hi 'zo bian evel eur vi :
Ouz an ejenn he deus avi,

Hag e poagn, hag e c'hwez
Evid kaoud ment ha pouez,

Hag eh astenn he harvellou.
« Va c'hoarig vad, taol da zellou ;

- Awall eo ?
- Nann n'eo ket
- Deut on teo ?
- Tamm ebed.
- Dond a ran braz ?
- Ne dout kresket tamm 'bed c'hoaz. »

Kement a c'hwez a lakas,
Ma krevas hag e varvas.
Kalz a dud n'int ket furroh...

Potr TREOURE.

Alanig hag e droiou-kamm

AL LOUARN : « Alanig, Lanig, Kolaz a vez greet anezañ aliez...

E droiou-kamm a ree plijadur d'an dud vad, gwechall-goz. Deoh c'hwi ive, emichañs, e raint kemend all...

Sellit outañ 'ta !... Emañ o haloupad war an erh, moan e gov, e-keit ha m'emañ e louarnez hag ar re vian o tarza gand an naon, en ti.

Pebez yenijenn ! An douar gwenn-kann gand an erh. Netra da jaseal. Netra da zebri.

Dre-forz galoupad ha c'hwesa a-gleiz hag a-zeou, setu Alanig dirag eun hent braz. E ziskouarn tano a ra dezañ klevet eun dra bennag o tond...

... E fri ken tano all a zant c'hwez vad ar pesked war diouaskell an avel. Petra zo o tond ?

Netra surroh : karr ar varhadourien besked, o vond e kêr da werza siliou, dluz, hag all...

Pesked ! Siliou !... Emañ dija ar vlazenn war deod Alanig !

Penaoz ober evid o zañva ?

Gourvez a ra war greiz an hent. Ober a ra ar maro bian, e zaoulagad serret, e gov moan-moan, e zivesker sonnet.

Setu ar varhadourien :

« Sell 'ta ! eme an hini braz... Eun dra bennag war an hent. Petra eo ? Eur broh ?

— Ho ! eme an hini bian, en eur zacha war ar rañjennou. Me gred kentoh eo eul louarn maro.

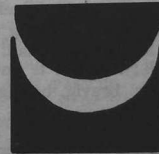
Diskennom da weled. »

Hag int o lammad war an douar. Tostaad a reont, ha dibrada al louarn war bouez e lost, ha selled piz outañ a beb tu...

Lakeet e brezoneg gand

V. SÉITÉ,

(Alanig hag e droiou-kamm,
éd. « Emgleo Breiz ».)



Eur vag a zo êz da gas !

« Oc'ho ! Oc'ho !... »

Klevet e oa bet. Ar mevel bian a zeuas da gerhad anezañ. Lom a lakaas e dreid er vag. Krena a reas e zivesker dindannañ. Perag ? A ! paour-kêz Lom ! Soñjal a ree : « Biken ne hellin dond abenn da heñcha ar vag ponner-mañ ; nann, biken ! »...

« He, pôtrig, daoust ha diêz eo kas ar vag-mañ euz eun tu d'an tu all d'ar stêr ? »

— O ! feiz n'eo ket avad. Eur c'hoari nemetken.

— Digas amañ ar roeñv, ma welin, neuze ! »

Ar mousig a roas dezañ ar roeñv.

Ha Lom da bolevad ha da bolevad stard. Ar vag, avad, e-leh mond war-eeun d'an tu all, a droas he fri war-du Kastellin.

« Hola ! Hola ! eme ar mevel bian, en eur c'hoarzin, emañ ar vag o vond gand an dour !... Hola ! mond a ra war he hostez !... »

Hola !... ne jom ket ar roeñv en dour !... Hola ! pôtr, n'out ket barreg war ar vicher.

— N'on ket barreg ? Kement-se, n'eo ket eur fri louz evelдох a zesko din eur vicher bennag !

— Dalh 'ta, neuze !... Dalh 'ta, neuze !... »

Ha Lom a roeñve, ar pez ma halle.

Hag ar mevel bian a c'hoarze muioli c'hoaz.

Hag ar vag a rede buan d'an traoñ.

Lom a oa eur c'hwezenn gaer war e dal...

« Digas amañ ar roeñv ! eme ar mousig, rag re bell eo eet ar vag ha poent eo din mond da rei kerh d'ar hezeg. »

Lom a roas dezañ ar roeñv a galon vad.

« Ar Job-se n'eo nemed eur genaoueg, emezañ.

— Job ? a houlennas an treizour bian.

— Ya ! Ya ! eur Job all ; n'eo ket te an hini eo. »

Ar vag a bigne d'al laéz, bravig, bravig, a-eneb tiz an dour.

« Ya, eur genaoueg euz ar re vrasa, a zoñje Lom. Mar kav dezañ emañ o vond da furchal goueled ar stêr war eur vag ken dafjeruz ! Mes gweloud a rin brémaig penaoz en em denno e-unan gand e hini. »

« Dal ! pôtrig, daou wenneg nevez-hamm. »

Lom a jomas eur pennadig... heb fiñval, heb lavaroud eur gomz ; ha troet e zaoulagad war-du Kioudig...

« Mond a rin da houlenn ar vag pe ne din ket ? »

E-leh mond da Gioudig, kemeroud a reas hent Penn-ar-Pont, da vond da gavoud Job.

Jakez RIOU.
Ti satanazet, Skridou Breiz.

Une barque, c'est facile à conduire !

(LOM — Guillaume — veut savoir s'il est capable de diriger une barque. Il arrive au bord de l'Aulne ; sur l'autre rive se trouve la maison du passeur de Kioudig.)

« Oho ! Oho !... »

On l'avait entendu. Le petit domestique vint le chercher. Lom descendit dans le bateau. Ses jambes tremblaient. Pourquoi ? Ah ! pauvre Lom ! Il se disait : « Jamais je ne pourrai conduire cette barque si lourde ; non, jamais ! »

« Hé ! fiston, est-ce difficile de conduire cette barque d'une rive à l'autre ? »

— Oh ! ce n'est qu'un jeu !

— Donne-moi la godille que je vois. »

Le « mousse » lui laissa la godille.

Et Lom se mit à godiller ferme. Mais la barque, au lieu d'aller tout droit vers l'autre rive, se tourna vers Châteaulin.

« Hola ! Hola ! dit le petit « mousse » en riant, voilà la barque qui s'en va avec le courant ! Hola ! elle penche d'un bord... Hola ! la godille ne reste pas dans l'eau. Hola ! mon gars, tu ne connais pas le métier ! »

— Je ne m'y connais pas ? Ce n'est quand même pas un « nez-sale » comme toi qui m'apprendra un métier, à moi !

— Continue donc ! Continue donc ! »

Et Lom godillait tant qu'il pouvait.

Et le petit domestique riait de plus en plus fort.

Et la barque courait vers l'aval.

Lom suait à grosses gouttes.

« Donne-moi la godille, dit le « mousse », car la barque a trop dérivé, et il est temps que j'aie donné leur avoine aux chevaux. »

Lom, volontiers, lui rendit la godille.

« Ce Job n'est qu'un imbécile ! »

— Job ? demanda le petit passeur.

— Oui, oui, un autre Job ; il ne s'agit pas de toi. »

Très rapidement, la barque remontait joliment la rivière, à contre-courant.

« Oui, un imbécile de la pire espèce ! pensait Lom. S'il croit que je vais fouiller le fond de la rivière sur une barque si dangereuse !... Mais bientôt je verrai comment lui-même se tirera d'affaire avec la sienne. »

« Tiens, fiston, deux sous tout neufs ! »

Lom resta un moment immobile, muet, regardant Kioudig.

« Irai-je ou n'irai-je pas demander la barque ? » Au lieu d'aller à Kioudig, Lom prit la route de Penn-ar-Pont pour retrouver Job.

Jakez RIOU.
(An Ti satanazet : la maison hantée.)

UNE BARQUE, C'EST FACILE A CONDUIRE !

L'auteur et l'œuvre :

Jakez Riou (cf. texte précédent).

Etude du texte :

Extrait de *An Ti satanazet* dont les personnages sont des hommes "type" certes (Job et Lomm possèdent des frères dans les contes oraux bretons et dans les romans picaresques espagnols), mais aussi des Lotéiens connaissant leurs compatriotes et sachant utiliser les ressources de leur métier.

A partir du texte :

• Relever les mots du texte se rapportant à la navigation, en chercher d'autres (godille, aval, amont, contre-courant, etc.).

• Chercher des différences entre la navigation gluvicile et la navigation maritime ?

• Rechercher des noms d'homme, des surnoms, en remarquant qu'ils traduisent une particularité physique (d'un ancêtre). Exemples :

- Le Bras,
- Bihan,
- Cam (Kamm),
- Coz (Koz),
- Guen (Gwenn),
- Le Fur,
- Le Hir,
- Moal,...

Ou un métier. Exemples :

- Le Goff (ar Go),
- Baraer,
- Bellec,
- Person,
- Quéméner (Kéméner),
- Quéré (Kéré),
- Calvez (Kalvez),...

Benniget, Yann Penn-Irvin...

Les surnoms traduisent un défaut, une manie : « *Mārharid-Dour-Benniget* », « *Yann-Penn-Irvin* ».

Tout ceci montre à la fois l'observation, l'imagination et la verve des gens du pays.

• Décrire ou dessiner un artisan du village ou de la ville (un forgeron, un mécanicien, un boulanger) ou un pêcheur, un paysan, un électricien.

Géographie :

- Où se trouvent :
- Lothey ?
- la vallée de l'Aulne ?

— *ar ster Aon* ? où cette rivière prend-elle sa source ? Où se jette-t-elle ? A-t-elle eu un rôle économique ? lequel ? à quelles époques ?

La ville du pays de l'Aulne est Châteaulin (Kastellin), lire :

— « E foar Gastellin », dans *Geotenn ar Werhez*, de Jakez Riou, éd. Emgleo Breiz ;

— la monographie de François FEREC : *Châteaulin*, éd. Le Doaré.

• *Kioudig*, *Penn-ar-Pont* sont des noms de lieux en Bretagne. Citez des noms de fermes, de lieux, de rues formés à partir de ces mots. En connaissez-vous le sens ? Trouver leur origine.

• Etablissez des cartes de la vallée de l'Aulne, de la région (côtes, rivières, etc.).

Expression corporelle :

• Jouer cette petite histoire en classe, en remarquant combien cette page, rédigée comme un scénario de film, se prête à une interprétation scénique. (Lors de ses séjours à Paris, Jakez Riou suivit les débuts du cinéma parlant et de la T.S.F. en participant aux recherches.)

Bibliographie :

— Monographies éditées par Jos Le Doaré dans la série *Images de Bretagne*.

— Les Cahiers pédagogiques de *Skol Vreiz* (1).

— *Konchenmou euz bro ar ster Aon*, de Yann AR FLOCH (Contes du pays de la rivière Aulne), éd. Le Dault, Quimper, 1950.

(1) Pour obtenir la collection complète, s'adresser à M. P. Honoré, « Run-Avel », Ar Pilion, 29 N - Plourin-Morlaix.



Bugel Pask

Sul ar Bleuniou e bro Bondi. Kas a ran ma harr-dre-dan, dindan eun oabl kounabret, war eun tamm hent fall, touillet war hanter menez. An heol a wilh e poullouigou dour o skedi a-wechou en eun doare ken didruez ma 'z eo diêz gouzañv al lufr anezo. Beb an amzer, e tiskuizan ma zell war ar stankenn digoret en tu kleiz din, outi eur pez strujerez glaz-ruz, teñvalloh c'hoaz gand skeud ar hou-moul. Glao a zo bet bremaig, emañ o vond da hlavi adarre hag an amzer, etre daou, a c'hoari mouchig-dall outañ e-unan. Neuze, war eun taol, dirag ma gwerenn-harz, em eus gwelet o tifoupa bugel Pask.

Bez e ez eus gantañ eur boked beuz en e zorn. Derhel a ra ar boked-se eun dirazañ, ken brao hag eur houlaouenn-goar, hag ober proesion e-unan kaer war an hent distro. Eur pôtrig mistr ha dic'hoarz an tamm outañ, sounnet en eur gwiskamant glazwenn, nevez-flamm, ar mancheier eun disterra re hir warnañ da hortoz ar hresk da zond. Troñset e-neus e vragou gand aon rag ar vouilleñn hag an dour lor. Klask a ra e hent a-dreuz ar poullouigou, e-giz pa vefe o c'hoari troadig-kamm en eul leh sakr. Selaou a ra en e benn erbedennou e vamm. Dond a ra euz eur hard-leo ahann marteze, an iliz-parrez a zo pell c'hoaz ha n'ez eus mantell-hlao ebed warnañ. An dillad nevez o-deus skarzet yalh e gerent. Ba ! Ar pôtr a ouio c'hoari toull-kuz gand ar haouadou glao. Tremen a raio seh-korn etrezo, gand sikour ar boked beuz. An amzer Fask 'ni eo. Ar goañv koz a ra van d'en em ganna ouz an hañv nevez-ganet. N'eo nemed eun emgann da c'hoarzin. Pio ua gredle gwasta levenez eur pôtrig paour ha ne ra ar henta-gwiska nemed eur wech beb daou vloaz, da geñver Pask ! Hennez a dennfe kounnar an Drinded war e choung. Ha mad a vefe greet dezañ !

Tost eo bet din herzel ma harr, gand aon da veza hennez.

P.-J. HÉLIAS.
(Divizou eun amzer gollet,
Emgleo Breiz.)

L'enfant de Pâques

Dimanche des Rameaux, au pays de Pontivy. Je mène ma voiture sous un ciel d'orage, par un mauvais chemin ménagé à flanc de colline. Le soleil cligne de l'œil dans les flaques d'eau qui brillent quelquefois d'un éclat si cruel qu'il est difficile d'en supporter l'éclat poli. De temps à autre, je me repose la vue sur un vallon

qui s'ouvre à ma gauche, une masse de végétation violette, encore assombrie par l'ombre des nuages. Il a plu tout à l'heure. Il va pleuvoir à nouveau et le temps, incertain, joue à colin-maillard avec lui-même. Alors, devant mon pare-brise, j'ai vu surgir l'enfant de Pâques..

Il a un bouquet de buis à la main. Il tient ce bouquet droit devant lui, aussi bellement qu'un cierge, et il processionne tout seul sur le chemin désert. C'est un petit garçon menu et portant l'air sérieux, raidi dans un costume gris clair tout neuf, aux manches légèrement trop longues en prévision de la future croissance. Il a retroussé son pantalon, par peur de la boue et de l'eau sale. Il cherche son chemin à travers les flaques comme s'il jouait à la marelle dans un lieu saint. Dans sa tête, il écoute les recommandations de sa mère. Il arrive d'un quart de lieue, peut-être, l'église de la paroisse est encore loin et il n'a pas de manteau de pluie. Les habits neufs ont vidé la bourse de ses parents. Bah ! le garçon saura jouer à cache-cache avec les ondées. Il passera tout sec au travers, son bouquet de buis aidant. C'est le temps de Pâques. Le vieil hiver fait semblant de se battre avec le printemps nouveau-né, mais c'est seulement pour rire. Qui oserait gêner la joie d'un enfant pauvre qui n'étréne de vêtements neufs qu'une fois tous les deux ans, au temps de Pâques ? Celui-là se mettrait la Trinité à dos. Et ce serait bien pour lui.

J'ai failli arrêter ma voiture, de peur d'être celui-là.

P.-J. HÉLIAS.

(Devis d'un temps perdu, p. 26, Emgleo Breiz.)

L'ENFANT DE PAQUES

L'auteur :

Per-Jakez HÉLIAS, est né à Pouldreuzic, en plein cœur du pays bigouden. Il passa une enfance paysanne aux côtés de son grand-père, conteur bien connu de la région. Promoteur des émissions radiophoniques en langue bretonne (avec son compatriote Per TRÉPOS), il était connu sous le pseudonyme de « Jakez Krohenn ».

Il professe actuellement à l'école normale d'instituteurs, à Quimper.

C'est un écrivain fécond qui excelle dans de nombreux genres. Profondément marqué par son enfance bigoudenne et rurale, l'auteur assiste à la mort de la civilisation traditionnelle et à l'apparition du nouvel âge. Toute son œuvre s'en ressent.

« Cet autre monde qui fut mien
Il fallait pourtant qu'il tâtsât la place...
... Mais moi, je suis resté surpris dedans
Et jamais plus, je n'irai hors,
Car je suis petit page auprès du roi Kado. »

Son œuvre :

Hélias compose la plupart de ses écrits en breton et en français.

THÉÂTRE :

- *Biskoaz kemend-all*, « Ar Falz », 1947 ;
- *War an dachenn jobal*, « Ar Falz », 1955 et disque « Mouez Breiz » ;
- *Eun ano braz*, « Ar Falz », 1953 ;
- *Tan ha Ludu*, « Brud », 1957 ;
- *Mevel ar Gosker*, « Brud » et « Ar Falz », 1959 ;
- *les Seigneurs de la mer* (français), éd. U.F.O.L.E.A. ;
- *l'Autre* (français), éd. U.F.O.L.E.A. ;
- *le Visiteur de la nuit des morts* (français), éd. Kendalc'h ;
- *le roi Kado* (français), éd. Fêtes de Cornouaille.
- *An Isild a-heud, Yseult Seconde* (breton et français), « Brud », 1970 ;

POÉSIE :

- *Bed, ha barzonegou all* (breton), « Brud », 1957 ;
- *Kanadenn Penn ar Bed* (breton), « Brud », 1959 ;
- *Maner Kuz, Manoir Secret* (breton et français), éd. Silvaire, Paris.

CONTES :

- *Mojennou Breiz* :
 1. « Ar Mor », « Emgleo Breiz », 1957,
 2. « War drêz ha war veg », « Emgleo Breiz », 1959 ;
- *Légendes de la mer* :
 1. « La Mer »,
 2. « De grève en cap », éd. Le Doaré, Châteaulin ;
- *Contes du pays bigouden*, éd. Librairie de la Cité, Brest (à paraître en 1971).

ETUDES :

- *Coiffes de Bretagne* ;
- *Costumes bretons* ;
- *Danses de Bretagne* ;
- *le Savoir-vivre traditionnel*, éd. Le Doaré.

ESSAIS :

- *Divizou eun amzer gollet, Devis d'un temps perdu*, Emgleo Breiz, 1966 ;
 - *Lettre aux étudiants bretons sur la culture bretonne*, J.E.B., 1967 ;
 - *Lettre aux étudiants bretons sur la culture populaire*, J.E.B., 1968.
- Différents poèmes, contes et légendes enregistrés par l'auteur et André Maurice, chez « Mouez Breiz », Wolf, Quimper.

D'autres œuvres n'ont pu être citées ici ou ne sont pas encore éditées.

Le texte :

- *Expliquer*, en appréciant la fraîcheur et la justesse de l'expression :
 - « A flanc de colline » ;
 - « Cligne de l'œil dans les flaques d'eau... L'éclat poli » ;
 - « Il processionne tout seul » ;
 - « Se mettre la Trinité à dos ».

A partir du texte :

• *Pourquoi l'enfant porte-t-il un bouquet de buis ?* (Bénédiction des Rameaux : le buis béni protège les habitations, les champs, les récoltes, les troupeaux. C'est une vieille croyance populaire.)

• *Pourquoi cet enfant joue-t-il à cache-cache avec les ondées ?*

• *Pourquoi l'auteur a-t-il failli arrêter sa voiture ?*

• *Remarquons la construction de cette page :*

Dans une nature, troublée et combien belle ; apparition d'un enfant, seul sur la route, seul en face des éléments. Cet enfant est, avec l'auteur, le seul élément humain, et cet enfant pauvre qui va vers la joie pascalle est respecté et par la nature et par l'auteur, l'homme aisé. L'auteur est en harmonie avec la nature, et il parle le même langage que l'enfant, il se reconnaît en lui, le comprend, le respecte.

• *Pourquoi cette expression « l'enfant de Pâques » ?*

• *Quelle est sa valeur ?*

• *Voir le calendrier*, son utilisation. A quelle époque de l'année se situent les fêtes suivantes :

- Epiphanie,
- Pâques,
- Fête du Travail,
- Toussaint,
- Assomption,
- Fête des Pères,
- Noël,
- Fête des Mères,
- Pentecôte.

• *Qu'est-ce qu'une fête légale ?*

• *Les jeux :*

- Qu'est-ce que la marelle, le colin-maillard ?
- Y en a-t-il d'autres ?

• *Comment appelle-t-on ces jeux en breton ?*

L'école buissonnière... qui n'y a pas goûté ? Quel est l'écrivain qui n'a pas consacré quelques lignes à peindre cette « aventure » ? L'Irlandais James Joyce, un de nos plus grands romanciers, nous emmène en promenade à Dublin, avec deux collégiens faisant l'école buissonnière.

Escapade à Dublin

Un doux soleil matinal brillait dans cette première semaine de juin. Je m'assis sur le parapet du pont, admirant mes fragiles souliers de toile que j'avais soigneusement blanchis la veille avec de la terre de pipe, et regardant les chevaux dociles qui tiraient, au bout de la colline, un tramway bondé d'ouvriers. Toutes les branches des grands arbres qui bordaient le mail s'égayaient de petites feuilles d'un vert clair, et les rayons du soleil passaient au travers pour tomber dans l'eau. La pierre de granit du pont commençait à être chaude, et je me mis à la tapoter en mesure suivant un air que j'avais en tête. Je me sentais très heureux.

J'étais assis depuis cinq à dix minutes lorsque je vis approcher le complet gris de Mahony. Il remontait la colline, souriant, et grimpa pour s'asseoir à côté de moi sur le pont. Pendant notre attente, il sortit une fronde qui pointait de sa poche intérieure, et se mit à m'expliquer certaines améliorations qu'il y avait faites. Je lui demandai pourquoi il l'avait apportée, et il me répondit qu'il l'avait prise pour se payer un peu de rigolade avec les oiseaux...

Nous attendimes encore un quart d'heure, mais il n'y avait toujours point de Léo Dillon à l'horizon. A la fin, Mahony sauta par terre et dit :

« Allons, vieux, je savais bien que le gros aurait la frousse !

— Et ses douze sous ?... dis-je.

— Confisqués, dit Mahony. Et tant mieux pour nous. Trente-six ronds au lieu de vingt-quatre. »

Nous marchâmes sur la route de la rive nord jusqu'aux usines de vitriol, et tournâmes ensuite à droite, pour longer la route des quais. Aussitôt hors de la vue du public, Mahony se mit à jouer à l'Indien. Il poursuivit une troupe de filles déguenillées en brandissant sa fronde non chargée, et, lorsque deux loqueteux, par chevalerie, se mirent à nous lancer des pierres, il me proposa de leur courir sus.

J'arguai que ces garçons étaient trop petits et nous nous remîmes en route, toute la troupe déguenillée hurlant derrière nous : « Protestants ! Protestants ! » pensant que nous étions protestants, parce que Mahony très brun de peau, avait sur sa casquette l'insigne en argent d'un club de cricket. En arrivant au Fer-à-Repasser, nous essayâmes d'un jeu de siège, mais ce fut un échec, car il faut au moins trois pour y jouer. Nous nous vengeâmes de Léo Dillon en le traitant de froussard et en essayant de deviner ce qu'il attraperait de M. Ryan à trois heures.

Nous arrivâmes ensuite à la rivière, et restâmes longtemps à nous promener parmi les rues bruyantes, flanquées de hauts murs

de pierre, surveillant le travail des grues et des machines, rudoyés souvent, parce que nous ne nous garions pas, par les conducteurs des camions gémissants. Il était midi quand nous atteignîmes les quais, et, comme tous les ouvriers étaient en train de déjeuner, nous achetâmes deux gros pains aux raisins et nous nous assîmes pour les manger sur un tuyau en fonte, à côté de la rivière. Nous étions enchantés du spectacle du commerce de Dublin : des chalands qui se signalaient de fort loin par les volutes de leur fumée floconneuse, des bruns bateaux de pêche jusque par-delà Ringsend, et du grand vaisseau blanc à voiles que l'on déchargeait sur le quai opposé. Mahony disait que ce serait une farce épataante à faire que de se sauver en mer sur l'un de ces trois-mâts, et moi-même, en regardant leurs mâts si hauts, je voyais, je m'imaginai voir cette géographie qui m'avait été pauvrement enseignée à l'école, et qui tout à coup prenait corps sous mes yeux.

L'école et la maison s'éloignaient, et leur influence sur nous semblait diminuer.

Nous traversâmes le Liffey par le bac, et, acquittant notre péage, fûmes transportés en compagnie de deux ouvriers et d'un petit juif avec un sac. Nous étions sérieux jusqu'à la solennité, mais une fois, durant le court voyage, nos yeux se rencontrèrent et nous nous mîmes à rire. En abordant, nous allâmes voir décharger le gracieux trois-mâts que nous avions remarqué de l'autre quai. Un spectateur déclara que c'était un bateau norvégien. J'allai jusqu'à la poupe pour essayer de déchiffrer son nom, mais sans succès ; et je revins inspecter les marins étrangers, pour tâcher de voir si l'un d'eux aurait, par hasard, les yeux verts, car j'avais comme une vague notion ; mais les yeux des marins étaient bleus, gris, ou même noirs. Le seul des marins dont on aurait pu dire que ses yeux semblaient verts était un homme grand qui amusait la foule sur le quai, en criant joyeusement chaque fois que les planches tombaient : « Ça va ! ça va ! »

Quand nous fûmes fatigués du spectacle, nous errâmes lentement dans Ringsend. La journée était devenue étouffante, et, dans les vitrines des épiciers, des biscuits moisis s'étaient, tout blancs. Nous en achetâmes quelques-uns avec du chocolat, et nous les mangeâmes consciencieusement tout en déambulant au travers des rues crasseuses où vivent les familles des pêcheurs. Nous ne pûmes trouver aucune crèmerie ; nous entrâmes à la place dans une boutique misérable et achetâmes chacun une bouteille de limonade framboisée. Rafrâichi, Mahony partit en chasse contre un chat qui filait dans une ruelle, mais il s'échappa dans un très grand champ. Nous nous sentions tous deux assez fatigués.

Extrait de *Gens de Dublin*
de James JOYCE.

Re gaer eo

Eun tiig gwenn war mêziou Bro-Foen. Eun disterra taol heol hag an tu-dirag a zalud ahanoh gand eur mousc'hoarz gwalhet fresk en dour-raz. Ar stalafiou a zo livet e glaz, eun tamm glaz teñval ha teo, a ya mad-tre ouz oad ar berhenned, erruet an eil hag egile betek abardaez ar vuez, tostoh ouz an noz eged ouz an deiz. An den hag ar vaouez a zeu da gutuill peb skleurenn el liorzig a ra berz war-du ar hreisteiz. Da houde, e weler anezo o vond ha dond, a-zoug o faziou, etre an nor, ar glouedenn hag ar puñs. Eul labourdister bennag a zo awalh da zebri o amzer dezo. Pa gouez ar sklerijenn, maouez an ti n'emei ket pell o tistrei ebarz, epad ma ra an hini koz eun dro ziweza war e zalh, da weled hag-eñ emañ an oll draou rik. D'am zoñj, ar roue n'eo ket kenderv dezañ.

Diabezet eo an ti tostig ouz gorre eun dorgenn blijuz a sko war bleg-mor Forest. A-dreuz ar gwez koz hag an iz-strejou koz e weler o lufra eur mor glaz-lin. Gourenez voap ar Hab-Koz a zo astennet warnañ, re-bar d'eur falz-trañch e teu gwenn al lemm outi beb tro ma tigouez gand ar houmm dond da darza war an drézenn gamm. En tu all d'al lemmvor, an aot a gas ahanoh, da heul prajou ha bochadou koad, war-du ode porz Konk. A-uz e ren eun oabl da vadaoui ho penn, glaz-dour, eur burzud krouet...

Eun devez...., eun aotrou hag eun itron a zo pignet war ar dorgenn dre ar gwenojennou o spern-gwenn ha kraoñkelvez. Gwele o-deus an ti, al liorz, an daou goz. Sellet o-deus ouz ar pleg-mor, an trézennou, an neñv marteze. Draillet o-deus o fenn hag o zeod epad eun-eur o klask prena an ti ha ne'oa ket da werza. Ha gouzoud a rit an abeg diweza o-deus kavet ?

« An oll draou-mañ, koulskoude, a zo re gaer da veza lezet ganeoh ! »

Ha gwelloc'h eo mousc'hoarzin pe fulori ? An hini koz, emezer, e-neus leñvet.

P.-J. HÉLIAS.

(Divizou eun amzer gollet,
Emgleo Breiz, 1966.)

C'est trop beau

Une maisonnette blanche dans la campagne de Fouesnant. Au moindre coup de soleil, la façade vous salue d'un sourire tout frais lavé au lait de chaux. Les volets sont peints en bleu, un bleu sombre et dense qui s'accorde avec l'âge des propriétaires, rendus l'un

et l'autre au soir de la vie, plus près de la nuit que du jour. L'homme et la femme viennent cueillir chaque aube dans le jardinet planté qui prospère au midi. Ensuite, on les voit aller et venir, à pas tranquilles, entre la porte, la barrière et le puits. Quelques menues besognes suffisent à manger leur temps. Quand la lumière baisse, la ménagère a tôt fait de rentrer, tandis que le vieux fait une dernière patrouille autour de son domaine pour voir si tout est bien en ordre. Je pense que le roi n'est pas son cousin.

La maison est plantée vers le sommet d'une agréable colline qui donne sur la baie de La Forêt. A travers les vieux arbres et les vieux chemins, on voit miroiter une mer d'un bleu de lin. La mince presqu'île du Cap-Coz s'y étale comme une serpe dont le tranchant blanchit à chaque fois qu'une vague vient crever sur la plage courbe. De l'autre côté de la baie, la côte vous conduit, de près en bocages, vers l'entrée du port de Concarneau. La-dessus règne un ciel vertigineux, un peu vert, un miracle de la création...

Un jour..., un monsieur et une dame sont montés sur la colline par les sentiers à aubépines et à noisettes. Ils ont vu la maison, le clos, les deux vieux. Ils ont regardé la baie, les plages, peut-être le ciel. Ils se sont fatigué la tête et la langue pour acheter la maison qui n'était pas à vendre. Et savez-vous le dernier argument qu'ils ont trouvé ?

« Tout ceci, c'est quand même trop beau pour qu'on vous le laisse ! »

Vaut-il mieux sourire ou se mettre en colère ? Le vieux, dit-on, en a pleuré.

P.-J. HÉLIAS.

(Devis d'un temps perdu,
Emgleo Breiz, pp. 12-13.)

C'EST TROP BEAU

Le texte :

• Expliquer en s'attachant au style de l'auteur :

- « La façade vous salue d'un sourire tout frais lavé... »
- « Au soir de la vie, plus près de la nuit que du jour... »
- « Je pense que le roi n'est pas son cousin... »
- « La mince presqu'île... vient crever sur la plage courbe. »
- « Un ciel vertigineux ».

A partir du texte :

• Dessiner la maison toute seule, ou dans le paysage, ou bien une autre maison, ou la maison rêvée.

— • Rechercher une branche d'aubépine, de noisetier au cours de promenades, l'étudier, la dessiner au retour.

• *Voir ce qu'est :*

- une presqu'île,
- une baie,
- une plage,
- le bocage.

• *Quelles sont :*

- les presqu'îles les plus importantes ?
- les baies célèbres de Bretagne ?
- les plages ?

• *Le bocage breton est célèbre, n'y en a-t-il pas d'autres en France et en Europe ? (Pays de Galles, Irlande, sud-ouest et sud-est de l'Angleterre, Danemark, Normandie, Limousin...)*

• *Etudier le Pays de Fouesnant ou un autre (celui de Lesneven, de Saint-Pol-de-Léon, de Plougastel, de Pleyben, de Châteaulin, de Châteauneuf-du-Faou, de Carhaix, de Guingamp, de Baud, de Gourin, etc.).*

- Situation géographique et caractères physiques.
- Production, vie économique, agriculture, industries.
- Ecoles.

• *Remarquer dans ce texte la discordance qui existe entre le couple riche qui ne respecte pas le couple de vieillards, parce qu'il ne comprend pas l'harmonie profonde qui règne entre ces vieilles gens du Pays de Fouesnant et la nature.*

Ces gens riches essaient de s'imposer par leur seul argent.

• *Etudier les vieux dans le monde actuel, leurs façons de vivre, leurs difficultés.*

• *La vie que mènent les vieux à la campagne, est-elle la même que celle qu'ils mènent en ville ?*

• *Les vieux à l'hospice, et les vieux qui restent dans la famille ?*

• *Les deux vieux dont Hélias nous parle ici sont-ils heureux, là où ils vivent ?*

• *Décrire : les grands-parents ou de vieilles gens bien connus, en une rédaction, un paragraphe, un dessin ou une peinture.*

• *Discuter à partir de la réflexion des deux acheteurs.*

Per-Jakez HÉLIAS vient de nous présenter un couple de vieux, à la campagne, près de Fouesnant ; voici comment Jacques BREL nous peint, à sa manière, les vieux d'aujourd'hui.

• *Remarquer différences et points communs.*



Les vieux

Les vieux ne parlent plus ou alors seulement parfois du bout des [yeux.

Même riches ils sont pauvres, ils n'ont plus d'illusions et n'ont qu'un cœur pour deux.

Chez eux ça sent le thym, le propre, la lavande et le verbe d'antan. Que l'on vive à Paris on vit tous en province, quant on vit trop [longtemps.

Est-ce d'avoir trop ri que leur voix se lézarde quand ils parlent d'hier. Et d'avoir trop pleuré que des larmes encore leur perlent aux [paupières.

Et s'ils tremblent un peu est-ce de voir vieillir la pendule d'argent, qui ronronne au salon, qui dit oui, qui dit non, qui dit je vous attends. Les vieux ne rêvent plus, leurs livres s'ensommeillent, leurs pianos [sont fermés.

Le petit chat est mort, le muscat du dimanche ne les fait plus chanter. Les vieux ne bougent plus, leurs gestes ont trop de rides, leur monde [est trop petit.

Du lit à la fenêtre, puis du lit au fauteuil et puis du lit au lit. Et s'ils sortent encore bras dessus, bras dessous tout habillés de raide. C'est pour suivre au soleil l'enterrement d'un plus vieux, l'enterrement d'une plus laide.

Et le temps d'un sanglot oublier toute une heure la pendule d'argent. Qui ronronne au salon, qui dit oui, qui dit non et puis qui les attend. Les vieux ne meurent pas ils s'endorment un jour et dorment trop [longtemps.

Ils se tiennent la main, ils ont peur de se perdre et se perdent pourtant. Et l'autre reste là, le meilleur ou le pire, le doux ou le sévère.

Cela n'importe pas, celui des deux qui reste se retrouve en enfer. Vous le verrez peut-être, vous la verrez parfois en pluie et en chagrin. Traverser le présent en s'excusant déjà de n'être pas plus loin.

Et fuir devant vous une dernière fois la pendule d'argent. Qui ronronne au salon qui dit oui, qui dit non, qui leur dit je t'attends. Qui ronronne au salon qui dit oui, qui dit non et puis qui nous attend.

Jacques BREL

Éditions musicales Pouchenel, Bruxelles.

Poème du pays qui a faim

A la fin des fins
Il nous appartient
D'inventorier nous-mêmes nos bêtes sauvages et nos chants et nos
dances et nos charrues et nos barques et nos rues et nos masques
Et nos nids de corbeaux et nos désirs ardents
Il nous appartient
D'enfin secouer le joug
Pour gauler les fruits quotidiens de liberté.

Vous ne savez donc pas que notre soleil
N'est pas tout à fait comme le vôtre ?
Que notre cœur n'est pas le vôtre ?
Que nos regards n'ont pas l'empâtement des vôtres ?

Familiales
Les langues de décembre
Ne vous ont donc jamais léché la main ?

Pris dans les glaces
Pris dans les marées d'ardoises suant la crasse et la misère
Pris sur le fait pris sur le champ
Prisonniers
Menottes aux poings
Nos cris se répercutent de porte à sentier
d'écho à rivière de pluie à printemps
Nos cris se répandent comme des lacs
Nos cris se font sources, nos cris se font fleuves
Courts rampants haletants brisés
Nos cris sombres de joie féroce et noirs de liberté
Menottes aux poings
Gendarmes emmenez-nous vers les silences qui vous effraient
Et vous les juges
Ecoutez-nous :
Pour être nés Bretons
Nous sommes condamnés
Condamnés à la vie fournaise
à la vie céréale
à la vie panache d'écureuil
Condamnés aux bois de pins à la gangue des fruits
Aux vrilles des forêts aux lambris des tourbières.

Paul QUEINNEC.
Le Poème du pays qui a faim.
Traces, 1967.

POÈME DU PAYS QUI A FAIM

C'est en 1965 que Paul QUEINNEC, maître d'externat et étudiant, acheva le *Poème du pays qui a faim*, où éclate, tour à tour, tendresse, révolte, espoir. Tendresse du poète pour son pays, révolte de l'homme lucide, éccœuré des injustices de la société actuelle et de la discrimination dont souffre sa terre natale, ainsi que les hommes qui y vivent ; espoir en un avenir libérateur.

Paul Queindec marque un tournant dans la littérature bretonne. Il est impossible, en effet, de dissocier l'homme ayant saisi la globalité du problème breton, du poète capable de nous l'exposer avec art, poète personnellement engagé dans la lutte qui doit mener le pays et les hommes vers un avenir libérateur.

- Commenter et méditer cet extrait.



TABLE THÉMATIQUE

I. — Les animaux :

- LA COUPE ENCHANTÉE.
- IMPOLITESSE GRAVE.
- LA JUMENT MERVEILLEUSE.
- WAR HENT AR FOAR.
- AL LEORIG BURZUDUZ ADKAVET.
Le petit livre merveilleux retrouvé.
- SIWAZ ! AL LEONED NE GOMZONT MUI !
Hélas ! les bêtes ne parlent plus !
- AR GWESKLEV HAG AN EJENN.
- ALANIG HAG E DROIOU-KAMM.

II. — L'aventure, le merveilleux :

- LA COUPE ENCHANTÉE.
- POÈME DU PAYS QUI A FAIM.
Extrait
- L'ILE S'EN VA.
- LA JUMENT MERVEILLEUSE.
- AN DAOU DORTIG.
Les deux bossus.
- SERVIETTE ET CAVALIER.
- AL LEORIG BURZUDUZ ADKAVET.
Le petit livre merveilleux retrouvé.
- AR HASTELLINAD O KAS AN AMZER EN-DRO
Le Châteaulinois maître du temps.

III. — La mer, la navigation :

- L'ILE S'EN VA.
- LA VILLE D'YS.
- AL LEORIG BURZUDUZ ADKAVET.
Le petit livre merveilleux retrouvé.
- AR PESKETAER BIAN.
Le petit pêcheur.
- EUR VAG A ZO EZ DA GAS.
Une barque c'est facile à conduire.

IV. — Les activités humaines :

- BATTAGE AU FLEAU.
- LE JOURNALIER ET LE TAILLEUR.
- TAILLEURS ET BRODEURS EN BRETAGNE.
- LE SACRISTAIN.

V. — La vie sociale, la fête, les loisirs :

- LA COUPE ENCHANTÉE.
- COMBAT DE CHEVALIERS AU TEMPS D'ARTHUR.
- IMPOLITESSE GRAVE.
- FEST-NOZ.
La fête de nuit.
- WAR HENT AR FOAR.
- AR HASTELLINAD O KAS AN AMZER EN-DRO.
Le Châteaulinois maître du temps.
- BUGEL PASK.
L'enfant de Pâques.
- RE GAER.
C'est trop beau.
- LES VIEUX.

VI. — La ville :

- LA VILLE D'YS.
- UN QUARTIER OUVRIER.
- ESCAPADE A DUBLIN.
- LES VIEUX.

VII. — La vie moderne :

- EUZVILED SANTEL AN NEVEZADUR.
Les monstres saints du nouvel âge.
- UN QUARTIER OUVRIER.
- POÈME DU PAYS QUI A FAIM.

VIII. — La vieillesse, la mort :

- METTEZ VOTRE PIED SUR LE MIEN.
- RE GAER.
C'est trop beau.
- LES VIEUX.

TABLE DES MATIÈRES

LA CIVILISATION CELTE - LES LÉGENDES

LA COUPE ENCHANTEE	: Mabinogion (Trad. J. Loth)	P. 1
COMBATS DE CHEVALIERS AU TEMPS D'ARTHUR	: Mabinogion (Trad. J. Loth)	P. 4
IMPOLITESSE GRAVE	: Queinnec	P. 6
Poème du pays qui a faim (extrait)		
L'ÎLE S'EN VA	: Journal de bord de St Brendan à la recherche du Paradis (Présenté par R.Y. Creston)	P. 9
LA VILLE D'YS	: Légende de la mort	P. 12
Gwerz Ker-lz - la ville d'Ys	(A. Le Braz)	

LA SOCIÉTÉ RURALE BRETONNE LA TRADITION ORALE

BATTAGE AU FLEAU	: La vie quotidienne des Paysans en Bretagne au XIX ^e siècle	P. 18
Fest-Noz - la fête de nuit : Helias	(Y. Brekilien)	
Un quartier ouvrier : Heinrich Mann		
LE JOURNALIER ET LE TAILLEUR	: Contes Bretons sur douze métiers	P. 24
Tailleur et Brodeur en Bretagne	(F. Cadic)	
LE SACRISTAIN	: Contes Bretons sur douze métiers	P. 30
	(F. Cadic)	
LA JUMENT MERVEILLEUSE	: Contes Populaires de Basse-Bretagne	P. 34
War hent ar foar : Jakez Kerrien	(F.M. Luzel)	
METTEZ VOTRE PIED SUR LE MIEN	: Légende de la Mort (A. Le Braz)	P. 38
AN DAOU DORTIG : LES DEUX BOSSUS	: Kontadennou ar bobl e Breiz-Izel	P. 40
	(F.M. Luzel)	
SERVIETTE ET CAVALIERS	: Contes Populaires de Basse-Bretagne	P. 44
	(F.M. Luzel)	
AL LEORIG BURZUDUZ ADKAVET	: Gwechall goz e oa (G. Millin)	P. 46
LE PETIT LIVRE MERVEILLEUX RETROUVE		
AR PESKETAER BIAN : LE PETIT PECHEUR	: Gwechall goz e oa (G. Millin)	P. 50

EUR HASTELLINAD O KAS AN AMZER EN DRO : LE CHATEAULINOIS MAITRE DU TEMPS	: E. Korn an Oaled (K. Jézégou)	P. 54
--	---------------------------------	-------

EUN NEBEUD KRENN-LAVARIOU : QUELQUES PROVERBES	: Recueillis par Brizeux	P. 58
--	--------------------------	-------

QUELQUES AUTEURS CONTEMPORAINS

SIWAZ I AL LËNED NE GOMZONT MUI !	An Ti Satanazet	P. 62
HELAS ! LES BETES NE PARLENT PLUS !	(J. Riou)	
Euzviled Santel ar wevezadur		
Les Monstres Saints du Nouvel Age (Hélias)		
Ar gvesklev hag an ejenn (Potr Treoure)		
Atanig hag e droiou-kamm (V. Seité)		
EUR VAG A ZO EZ DA GAS !	An Ti Satanazet	P. 68
UNE BARQUE C'EST FACILE A CONDUIRE !	(J. Riou)	
BUGEL PASK : L'ENFANT DE PAQUES	: Divizou eun Amzer gollet	P. 72
Escapade à Dublin (Jame Joyce)	(P.J. Hélias)	
RE GAER EO : C'EST TROP BEAU	: Divizou eun Amzer gollet	P. 78
Les vieux (J. Brel)	(P.J. Hélias)	
POEME DU PAYS QUI A FAIM (extrait)	(Paol Queinnec)	P. 82



Photographies : Jos LE DOARE - Châteaulin



ÉDITIONS BLEUN-BRUG 1970

Imp. R. ANDRÉ - MORLAIX